SCIENCE DE L'ESPRIT

Rudolf Steiner

Etudes psychologiques

Nervosité et le moi

*

Tempéraments

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT

SCIENCE DE L'ESPRIT

Extrait de la table des matières

Souplesse et mobilité de la pensée
Automatismes de la vie courante
Exercices pour la mémoire
Erreurs de jugement: myopie intellectuelle

Nervosité, précipitation, manque de décision
Etats maladifs sans cause organique
Bourrage de crâne scolaire
Divorce entre la tête et le cœur
Contrôle des mouvements désordonnés
Importance du développement de la volonté
Suppression de la critique injustifiée

Compréhension d'autrui grâce à
la connaissance des tempéraments
Tempérament: rencontre de deux courants,
hérédité et fruit des incarnations précédentes
Correspondance des quatre tempéraments
avec les quatre corps
Difficultés inhérentes à chaque tempérament
Orientation à donner à un tempérament
pendant l'enfance
Pédagogie et connaissance des tempéraments

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT

SCIENCE DE L'ESPRIT

RUDOLF STEINER

Culture
Pratique de la Pensée
*
Nervosité et le Moi
*
Tempéraments

4e édition

5 conférences faites
dans différentes villes
en 1909 et 1912

Traduction française

Editions Anthroposophiques Romandes
11, rue Verdaine – 1204 Genève
1994

Traduction faite d'après un sténogramme non revu par l'auteur, l'édition originale porte le titre:

Praktische Ausbildung des Denkens
13e édition 1979 de Bibliographie N 108
Traduction M. Delacroix

Nervosität und Ichheit
5e édition 1979 de Bibliographie N 143
Traduction André Spicher

Das Geheimnis der menschlichen Temperamente
Zusammengestellt durch Englert-Faye
5e édition 1980

© 1994 Tous droits réservés by
Editions Anthroposophiques Romandes

Traduction autorisée par la Rudolf Steiner-Nachlassverwaltung Dornach/Suisse

Imprimé par Slatkine / Suisse
ISBN 2-88189-065-2

TABLE DES MATIÈRES

Culture pratique de la pensée

Karlsruhe, 18 janvier 1909 11

L'anthroposophie adaptée à la vie concrète. Comment acquérir une idée juste de ce qu'est la pensée. Observation des phénomènes atmosphériques. Souplesse et mobilité de la pensée. Autres exercices. S'arracher aux automatismes de la vie courante. Exercice pour la mémoire. Erreurs de jugement: myopie intellectuelle. Entraîner la pensée sur des phénomènes naturels.

Nervosité et le Moi

Munich, 11 janvier 1912 40

Nervosité, précipitation, manque de décision. Etats maladifs sans cause organique. «Alcoolisme politique». Bourrage de crâne scolaire. Divorce entre la tête et le cœur. Exercices contre le manque de mémoire. Renforcement du corps éthérique. Contrôle des mouvements désordonnés. Modification volontaire de l'écriture. Exercices pour acquérir une représentation de soi-même. Importance de développer la volonté. Domination du Moi sur le corps astral. Suppression de la critique injustifiée.

Tempéraments

Munich, 9 janvier 1909
Karlsruhe, 19 janvier 1909
Berlin, 4 mars 1909 67

Compréhension d'autrui dans la vie journalière grâce à la connaissance anthroposophique des tempéraments. Le tempérament: rencontre de deux courants, l'hérédité et le fruit des incarnations antérieures; résultat des rapports réciproques des quatre corps. Les tempéraments

colérique, sanguin, flegmatique, mélancolique et leur correspondance avec chacun des quatre corps. Expression à travers les systèmes organiques. Principes pédagogiques qui découlent de la connaissance des tempéraments. Direction à donner à un tempérament pendant l'enfance. Dangers des divers tempéraments. Guérison dans le sens de l'anthroposophie.

Ouvrages de Rudolf Steiner
disponibles en langue française 137

Au sujet de ces publications privées, Rudolf Steiner s'exprime de la manière suivante dans son autobiographie «Mein Lebensgang» (35e et 36e chapitre, mars 1925):

«C'est en qualité de communications orales et non destinées à l'impression que le contenu de ces publications a été conçu»...

«Il n'y est question nulle part, même si peu que ce soit, de quelque chose qui ne serait pas une pure donnée de l'Anthroposophie, laquelle est en train de s'édifier...

Toute personne qui lit ces publications privées peut, dans le plein sens du terme, les considérer précisément comme ce que l'Anthroposophie veut exprimer. C'est pourquoi l'on a pu sans scrupule s'écarter de la règle selon laquelle on ne devait répandre ces textes imprimés que dans le cercle des membres de notre Société. Il faudra seulement passer sur quelques imperfections de langage dans ces esquisses que je n'ai pas revues avant leur parution.

On ne pourra accorder la capacité de juger le contenu d'une telle publication privée qu'aux personnes qui le liront en connaissance de cause. Et le moins que l'on puisse exiger des lecteurs de presque tous ces textes est qu'ils aient une connaissance anthroposophique de l'être humain et du cosmos, pour autant que sa nature est décrite dans l'Anthroposophie, ainsi que la connaissance de ce qui, sur les communications du monde spirituel, s'y trouve en qualité d'«histoire de l'Anthroposophie».

CULTURE PRATIQUE DE LA PENSÉE

Karlsruhe, 18 janvier 1909

Il peut paraître étrange que l'anthroposophie veuille donner des conseils en vue de l'acquisition d'une pensée pratique, car ceux qui se tiennent en dehors ont vite fait de s'imaginer que l'anthroposophie n'a rien à voir avec la vie concrète ni avec une quelconque application pratique. Mais une telle opinion ne s'appuie que sur une vue extérieure et superficielle des choses. En réalité, les considérations qui vont suivre peuvent trouver leur application dans les moindres détails de la vie quotidienne; elles peuvent à tout instant donner naissance à un état d'âme, à un sentiment d'assurance et de fermeté face à la vie.

Les gens qui se disent pratiques prétendent agir selon les principes les plus pratiques. Or, si l'on y regarde de plus près, on découvrira que la soi-disant «pensée pratique» n'a souvent d'une pensée que le nom, et qu'elle n'est qu'une succession d'idées reçues et d'habitudes mentales. Si vous observez d'une façon parfaitement objective la pensée des «gens pratiques», si vous examinez ce qu'on appelle ordinairement «l'esprit pratique», vous trouverez fréquemment qu'il n'y a là que peu d'expérience vécue, que ce qu'on appelle «pratique»

consiste... à avoir assimilé ce qu'a dit le maître, ce qu'a pensé celui qui a fabriqué tel ou tel objet, et comment il faut se comporter en conséquence. Et si vous pensez autrement, on vous considérera comme un homme dépourvu de sens pratique, car votre pensée ne concorde plus avec ce que les gens ont appris.

Cependant, toutes les fois qu'on a découvert quelque chose de réellement pratique, la découverte a été le fait d'un homme qui, à première vue, n'avait rien qui le désignât pour cela. Prenez par exemple nos timbres-poste. On serait tenté de croire que c'est un spécialiste de l'administration des Postes qui les a inventés. Pas du tout. Au début du siècle dernier, c'était encore toute une affaire que d'envoyer une lettre. Il fallait se rendre à un endroit spécial où l'on confiait les lettres, puis il fallait consulter une série de registres et accomplir toutes sortes de formalités. Le système d'affranchissement que nous connaissons aujourd'hui ne remonte guère à plus de soixante ans. Et les timbres ont été inventés, non par un homme de l'art, mais par quelqu'un qui n'avait rien à voir avec la Poste, l'Anglais Hill.

Et lorsque l'idée des timbres fut née, le ministre qui était alors chargé des Postes déclara en substance au Parlement anglais: «Premièrement, il est faux de croire que cette simplification fera tellement augmenter le trafic, comme le veut ce pauvre Hill; deuxièmement, en admettant même que ce soit le

cas, l'office des Postes de Londres n'y suffirait plus».

Pas un instant, l'idée n'avait effleuré ce grand spécialiste que c'était au bâtiment à s'adapter au trafic, et non au trafic à s'adapter au bâtiment! Malgré cela, en un temps relativement court, l'idée du non-spécialiste l'emporta sur celle du spécialiste: aujourd'hui, il nous paraît tout naturel d'affranchir les lettres avec des timbres.

Il en fut de même pour les chemins de fer. Lorsqu'en 1835 on parla de construire la première voie ferrée allemande de Nuremberg à Furth, le Collège des médecins bavarois, à qui l'on avait demandé une expertise, déclara qu'il n'était pas prudent de construire des chemins de fer, mais que si l'on y tenait absolument, il fallait tout au moins élever une haute palissade des deux côtés de la voie, pour que les passants n'aient pas de choc nerveux ou de commotion cérébrale.

Quand il s'est agi de construire la ligne Berlin-Potsdam, le grand-maître des Postes Stengler a dit: «Je fais partir tous les jours deux voitures de poste pour Potsdam et elles ne sont pas pleines. Si les gens tiennent absolument à jeter leur argent par les fenêtres, et bien qu'ils le fassent directement!»

C'est que les réalités de la vie dépassent les spécialistes, ceux-là même qui se croient des gens pratiques.

Il faut bien distinguer la vraie pensée de

ce qu'on appelle communément la «pensée pratique» et qui ne procède en fait que par associations d'idées toutes faites.

Je vais vous raconter une petite histoire qui m'est arrivée: elle servira d'introduction à nos réflexions tout à l'heure. Quand j'étais étudiant, un de mes jeunes camarades est venu un jour me trouver. Il était plein de cette joie que l'on observe chez les gens qui ont une idée vraiment astucieuse. Il me dit: «Il faut que j'aille voir tout de suite le professeur Radinger (qui enseignait alors la mécanique à l'institut)! J'ai fait une découverte sensationnelle: j'ai trouvé qu'une très petite quantité d'énergie, convenablement transformée, peut fournir un travail énorme avec une seule machine!» Il ne put m'en dire davantage, tant il était pressé. Mais il ne vit pas le professeur en question, si bien qu'il revint et m'expliqua toute l'affaire. J'avais tout de suite flairé une histoire de mouvement perpétuel, mais, après tout, pourquoi pas? Pourtant, lorsqu'il eut fini ses explications, je dus lui déclarer: «Vois-tu... ta découverte témoigne d'un esprit pénétrant, mais, du point de vue pratique, elle me fait penser à quelqu'un qui monterait dans un wagon de chemin de fer et qui pousserait de toutes ses forces, croyant ainsi le faire avancer! C'est ce principe qui a présidé à ton invention.» Il en convint et ne retourna pas voir le professeur.

C'est ainsi qu'on peut, si j'ose dire, s'enclore

dans sa propre pensée. Dans de rares cas très particuliers, l'erreur saute aux yeux; mais dans la vie, il y a beaucoup de gens qui s'enferrent de la sorte, sans que ce soit toujours aussi frappant que dans notre exemple. L'observateur qui pénètre dans la réalité des choses sait qu'un grand nombre de processus mentaux se déroulent ainsi; il constate que bien souvent les hommes sont comme ces voyageurs qui poussent le wagon de l'intérieur et s'imaginent que ce sont eux qui le font avancer. Bien des choses se passeraient différemment si les hommes ne ressemblaient pas à ces voyageurs.

La véritable pratique de la pensée suppose que l'on ait le sentiment, l'idée juste de ce qu'est la pensée. Comment l'acquérir? Nul ne peut avoir une idée juste de la pensée tant qu'il croit que c'est quelque chose qui ne se passe qu'en l'homme, dans sa tête ou dans son âme. Tant qu'on aura cette idée fausse, on ne pourra pas trouver le véritable usage de la pensée ni exiger d'elle ce qu'on peut en attendre. Qui veut se faire de la pensée une idée juste doit se dire: «Si je peux concevoir des pensées sur les choses, si je peux pénétrer dans leur structure intime par la pensée, il faut bien que les pensées préexistent dans les choses. Les choses doivent être structurées selon les lois de la pensée; alors seulement je puis en tirer, en ‹abstraire› des pensées».

Nous devons nous représenter qu'il en va du monde extérieur comme d'une horloge. On

a très souvent comparé l'organisme humain à une horloge; mais la plupart du temps, les gens oublient l'essentiel, à savoir qu'il y a aussi un horloger. Il faut bien reconnaître que les rouages ne se sont pas combinés tout seuls pour faire marcher l'horloge, mais qu'au départ il y a eu un horloger pour la fabriquer. On n'a pas le droit d'oublier l'horloger! C'est par ses pensées que l'horloge a été faite. Elles se sont en quelque sorte déversées dans l'horloge, dans l'objet. Il en va de même pour les produits et les phénomènes de la nature. Quand il est question de produits du travail humain, cela saute aux yeux; par contre, dès qu'il s'agit de phénomènes naturels, on a plus de mal à le découvrir, et pourtant ce sont aussi des processus spirituels, à l'arrière-plan desquels se tiennent des entités spirituelles.

Et lorsque l'homme réfléchit sur les objets, il ne fait que réfléchir sur ce qui a d'abord été mis en eux. Croire que le monde a été produit par la pensée et qu'il continue à se produire ainsi, c'est la première condition pour rendre féconde l'activité pensante proprement dite.

C'est toujours la négation de la réalité spirituelle dans le monde qui produit, jusque dans le domaine scientifique, les pires aberrations. Prenons un exemple. On vous dira: «Notre système planétaire s'est formé à partir d'une nébuleuse originelle, qui s'est mise à tourner, puis s'est condensée en un astre central dont

se sont détachés des anneaux et des sphères, et c'est ainsi, mécaniquement, que s'est constitué tout le système planétaire». C'est commettre une erreur grossière. On fait aujourd'hui de belles démonstrations de ce système. Dans les écoles, on fait voir aux enfants une petite expérience: on verse dans un verre d'eau une goutte d'huile, on y pique une aiguille et on imprime au tout un mouvement rotatif. Alors de petites gouttes se mettent à graviter autour de la grosse, et l'on obtient un système planétaire en miniature, et l'on a démontré à l'élève – du moins le croit-on – qu'il s'est formé de façon purement mécanique. C'est une aberration que de tirer pareilles conclusions d'une telle expérience; car l'opérateur qui les transpose dans la cosmologie n'oublie qu'une chose, qu'il peut être bon d'oublier en général, mais pas dans cette circonstance: il s'oublie lui-même, il oublie que c'est lui qui a imprimé au liquide le mouvement de rotation. S'il n'avait pas été là, s'il n'était pas intervenu, les petites gouttes ne se seraient jamais détachées. Ce n'est qu'en tenant compte de cette intervention et en l'appliquant au système planétaire qu'il pourrait dire que l'activité de sa pensée a été complète.

De nos jours, ces erreurs de jugement jouent un rôle considérable, jusque dans ce qu'on appelle aujourd'hui la «Science». Or, elles ont bien plus d'importance qu'on ne l'imagine habituellement.

Si l'on veut parler réellement de pensée pratique, il faut savoir qu'on ne peut extraire une pensée que d'un monde qui en contient déjà. De même qu'on ne peut puiser de l'eau que dans un verre où il y en a effectivement, de même on ne peut puiser des pensées que dans des choses qui en contiennent. Et l'on ne trouve des pensées dans l'univers que parce qu'il est construit selon des pensées. S'il n'en était pas ainsi, il serait absolument impossible de penser. Quand on arrive à ressentir ce que nous disons ici, on parvient aisément à dépasser la pensée abstraite. Si l'on fait pleinement confiance à la pensée qui est derrière les choses, si l'on croit que les phénomènes de la vie sont réglés selon les lois de la pensée, alors, si l'on a ce sentiment, on se convertira sans peine à une méthode de pensée fondée sur la réalité.

Nous allons maintenant étudier un aspect de cette méthode particulièrement important pour ceux qui se réclament de l'anthroposophie. Si l'on est pénétré de l'idée que le monde des phénomènes est fait de pensées, on comprendra qu'il est essentiel d'acquérir une manière de penser juste.

Supposons que quelqu'un se dise: «Je veux cultiver ma pensée pour qu'elle sache toujours s'adapter à la vie»; il devra appliquer les règles qui vont suivre. Et ces règles, il faut bien les comprendre: ce sont des principes véritablement pratiques et, pour peu que l'on s'efforce de les suivre avec persévérance, on obtient

des résultats certains; la pensée finit par devenir pratique, même si, au début, il semble en être autrement, et elle fait même des expériences tout autres encore, lorsqu'on travaille dans ce sens.

Imaginons quelqu'un qui se mette à expérimenter de la manière suivante: il s'applique à étudier un certain processus qui lui est aisément accessible et qu'il peut observer avec précision – disons, par exemple, les phénomènes atmosphériques. Un soir, il observe la forme des nuages, le coucher du soleil, etc., et il conserve en lui une image précise de ce qu'il a observé. Il tente de maintenir cette image un certain temps dans son esprit; il en retient les moindres détails, et tâche de les conserver jusqu'au lendemain. Le lendemain, à la même heure, ou à un autre moment de la journée, il reprend ses observations météorologiques et de nouveau il essaie de s'en faire une image exacte.

En se créant ainsi des images précises de phénomènes successifs, il se rendra compte qu'il enrichit et intensifie peu à peu sa pensée; car ce qui empêche la pensée d'être pratique, c'est que, lorsqu'il s'agit de phénomènes successifs, on a trop souvent tendance à laisser échapper les détails pour n'en garder que des représentations générales et confuses. Ce qui est précieux et même essentiel, pour rendre la pensée féconde, c'est de s'en faire des images précises, surtout quand il s'agit de séries de phénomènes

et de se dire ensuite: «Hier la chose était ainsi, aujourd'hui elle est autrement», tout en évoquant devant l'âme, en images aussi concrètes que possibles, les deux phénomènes distincts.

Il n'y a là au départ qu'une expression particulière de la confiance que nous faisons à la pensée cosmique. Il ne faut pas se hâter de tirer des conclusions de ses observations du jour et d'en déduire le temps qu'il fera le lendemain. Cette hâte corromprait notre pensée! Il faut bien plutôt faire confiance, croire que dans la réalité extérieure les choses s'enchaînent, qu'il y a un rapport entre aujourd'hui et demain. Au lieu de se livrer à la spéculation, il faut commencer par se faire des représentations aussi exactes que possible des phénomènes qui se succèdent dans le temps, réfléchir dessus, et laisser ensuite ces images persister l'une à côté de l'autre et se métamorphoser l'une en l'autre. C'est là un principe tout à fait déterminé auquel il faut se conformer, si l'on veut développer une pensée vraiment objective. Surtout quand il s'agit de phénomènes que l'on ne comprend pas et dont on n'a pas encore saisi le lien. Aussi est-ce précisément quand il s'agit de processus encore incompréhensibles, comme par exemple les phénomènes atmosphériques, qu'il faut faire confiance: puisque ceux-ci s'enchaînent dans le monde extérieur, ils peuvent aussi provoquer en nous des enchaînements. Mais cela doit se faire sans intervention de la pensée, rien qu'en images. Il faut

se dire: «Je ne sais encore rien des rapports, mais je vais laisser ces choses vivre en moi et attendre l'effet de cette assimilation, en m'abstenant de spéculations hâtives». Vous croirez sans peine que si l'homme s'attache ainsi, en évitant de penser, à visualiser en images aussi exactes que possible, des phénomènes successifs, il peut se passer quelque chose dans les couches secrètes de la nature humaine.

Les représentations ont pour siège le «corps astral». Et ce corps astral, lorsque l'homme se livre à des spéculations, demeure asservi au Moi. Mais il ne se borne pas à cette activité consciente, il est aussi en relation avec l'univers entier.

Or, dans la mesure où nous nous abstenons de spéculations arbitraires pour nous concentrer uniquement sur des images de phénomènes successifs, les pensées qui animent l'univers agissent en nous et s'inscrivent dans notre corps astral, sans même que nous en ayons conscience. En suivant par l'observation la marche des événements, en prenant dans notre pensée, autant que possible sans les troubler, les images de ces événements et en les laissant agir en nous, nous devenons toujours plus intelligents dans les parties de notre être qui échappent à la conscience.

Si alors nous arrivons, à propos de phénomènes qui ont entre eux un rapport intrinsèque, à métamorphoser la nouvelle image en l'autre, suivant la transition qui s'est produite dans la

nature, nous constaterons au bout d'un certain temps que notre pensée a gagné en souplesse et en mobilité.

Voilà comment nous devons nous comporter vis-à-vis de phénomènes que nous ne comprenons pas encore; mais à l'égard de ceux que nous comprenons, notre attitude doit être un peu différente. C'est le cas, par exemple, des événements de notre vie quotidienne.

Supposons que quelqu'un – disons un voisin – ait fait telle ou telle chose. Nous nous demanderons: «Pourquoi a-t-il fait cela? Peut-être l'a-t-il fait aujourd'hui pour préparer autre chose qu'il va faire demain?» Pour l'instant, n'allons pas plus loin; représentons-nous seulement ce qu'il a fait, bien en détail, et tentons de visualiser ce qu'il fera demain. Disons-nous: «Voilà ce qu'il fera demain», et attendons, pour voir ce qu'il fera effectivement. Il se peut que le lendemain nous constations qu'il a agi comme nous l'avions prévu. Il se peut aussi qu'il ait agi tout différemment. En ce cas, nous tenterons de corriger notre pensée en fonction de la réalité.

Ainsi, nous prenons dans le présent des faits dont nous suivons en pensée l'évolution possible dans l'avenir, et nous attendons, pour voir ce qui va se passer. Nous pouvons choisir aussi bien des actions humaines que d'autres phénomènes. Dès que nous saisissons quelque chose, tâchons de nous représenter ce qui, à notre avis, doit en résulter. Si la suite attendue

se produit, tout va bien: notre pensée était correcte. Sinon, essayons de réfléchir, pour découvrir où réside notre erreur, tentons de corriger nos pensées erronées en cherchant calmement d'où vient la faute et quelle est sa nature.

Mais si notre prévision s'est révélée exacte, gardons-nous soigneusement d'en faire étalage et de crier à tout venant: «Je l'avais bien dit!»

C'est là encore un principe qui découle de notre foi en une nécessité intérieure qui sous-tend les choses et les événements, en un élément qui, dans la réalité même, pousse les choses en avant. Et cet élément qui fait tout évoluer d'aujourd'hui à demain, ce sont des forces de pensées. Si nous nous concentrons sur les choses, nous pouvons prendre conscience de ces forces de pensée. De tels exercices nous les manifestent, et chaque fois que se réalise ce que nous avions prévu, nous sommes en accord avec elles; alors nous avons un rapport intérieur avec l'activité pensante réelle des choses.

Nous prenons ainsi l'habitude de penser, non pas d'une façon arbitraire, mais en accord avec la nécessité intérieure, avec la nature des choses.

A ces exercices on peut en ajouter un autre: tout événement qui se produit aujourd'hui est en rapport avec ce qui est arrivé hier. Mettons qu'un enfant ait fait une bêtise; quelles en sont les raisons? Remontons le cours des événements jusqu'à la veille, reconstituons les causes que

nous ignorons. Disons-nous: «Je crois que si tel événement se produit aujourd'hui, c'est qu'il s'est annoncé hier ou avant-hier par tel ou tel autre.» On s'informe ensuite de ce qui s'est effectivement passé, et l'on voit si l'on a eu raison ou tort. Si l'on a su trouver la vraie cause, tant mieux! Mais si l'on s'est trompé, il faut essayer d'élucider l'erreur et de comprendre pourquoi l'enchaînement de nos pensées ne concorde pas avec celui des faits réels.

L'essentiel, c'est de prendre le temps de considérer les choses comme si nous étions en elles, de plonger dans les choses, dans la dynamique des pensées qui les animent.

Dès ce moment, nous remarquons que nous faisons de plus en plus corps avec les choses; nous n'avons plus du tout le sentiment qu'elles sont à l'extérieur, nous avons l'impression que notre pensée se meut à l'intérieur des choses. Quand on en est à ce stade, bien des mystères s'éclairent.

Quelqu'un qui avait atteint ce degré de conscience et dont la pensée vivait en permanence dans les choses, c'est Goethe. Le psychologue Heinroth a écrit en 1822 dans son «Traité d'anthropologie» que la pensée de Goethe était une pensée objective, et Goethe lui-même a vivement apprécié cette définition. Il voulait dire par là qu'une pensée de cette nature n'est pas distincte des choses; elle reste au-dedans des choses, elle évolue au sein de

leur nécessité. Chez Goethe, la pensée était une perception, et la perception une pensée.

Goethe est allé très loin dans ce sens. Combien de fois, ayant regardé par sa fenêtre pour une raison quelconque, il lui est arrivé de dire: «Il va pleuvoir d'ici trois heures», et il en était ainsi! D'après le petit bout de ciel qu'il apercevait de sa fenêtre, il pouvait prévoir le temps qu'il ferait plusieurs heures à l'avance. Sa pensée, fidèlement et intimement liée aux phénomènes, lui permettait de sentir ce qui, à partir de l'événement présent, préparait celui qui était à venir.

Avec une telle discipline de la pensée, on peut aller bien plus loin qu'on ne l'imagine ordinairement. Si l'on applique les principes que nous venons d'exposer, on constatera que la pensée devient vraiment pratique, que notre horizon s'élargit et que les phénomènes nous sont plus intelligibles qu'avant. Peu à peu notre attitude à l'égard des choses et des gens se modifiera totalement. C'est toute une évolution qui s'opère en nous et qui transforme notre comportement d'une manière radicale. L'effort d'un homme qui tend par sa pensée à une réelle communion avec les choses peut avoir une portée considérable; car l'efficacité d'une pensée soumise à une telle école est éminemment pratique.

Et voici un autre exercice qui convient spécialement aux gens dont les idées n'arrivent jamais à propos. Ce que de telles personnes

devraient faire, c'est d'essayer avant tout de ne pas laisser leur pensée s'adonner au cours des choses de ce monde et d'éviter de se livrer aux impressions qu'apportent toutes choses. La plupart du temps, lorsqu'une personne dispose d'une demi-heure pour se reposer, elle laisse vagabonder sa pensée: de fil en aiguille, ses pensées sautent de coq-à-l'âne à n'en plus finir. Ou bien tel ou tel souci la préoccupe: en un clin d'œil il se faufile dans le champ de sa conscience et l'accapare totalement. Si l'on agit ainsi, on ne parviendra jamais à avoir les idées justes au moment juste. Pour acquérir la présence d'esprit, il faut procéder de la manière suivante; lorsqu'on a une demi-heure de repos devant soi, il faut se dire: «Chaque fois que j'aurai du temps libre, je veux réfléchir à un sujet que je choisirai moi-même, et que j'introduirai dans ma conscience de propos délibéré. Par exemple, je vais repenser à une aventure qui m'est arrivée il y a quelque temps, disons au cours d'une promenade que j'ai faite il y a deux ans; je vais, en toute liberté faire monter en ma pensée mes expériences d'alors, et je vais m'y adonner, ne serait-ce que cinq minutes. Pendant ces cinq minutes, tout le reste sera banni! C'est moi qui choisis mon sujet de réflexion». Ce choix n'a pas besoin d'être compliqué. L'essentiel, ce n'est pas d'agir sur sa pensée par des exercices difficiles, c'est de s'arracher aux automatismes de la vie courante. Il suffit pour cela que le sujet choisi

échappe au réseau d'impressions qui nous enserre dans la journée. Quand on manque d'inspiration, quand on n'a vraiment pas d'idée, on a toujours la ressource d'ouvrir un livre et de réfléchir sur les premières lignes qui nous tombent sous les yeux. Ou encore on peut se dire: «Aujourd'hui je vais penser à telle chose que j'ai vue à un moment donné en allant au travail le matin et à laquelle normalement je n'aurais pas prêté attention». Car il faut que ce soit quelque chose qui sorte de la routine quotidienne et à quoi l'on n'aurait pas pensé autrement.

Si l'on fait et refait systématiquement de tels exercices, il se produit effectivement que l'on ait des inspirations au moment voulu, que l'on ait au bon moment l'idée que l'on doit avoir. La pensée devient mobile, ce qui est d'une importance considérable pour la vie pratique.

Voici un autre exercice, spécialement indiqué pour la mémoire. On essaie d'abord de se rappeler en gros, comme on le fait habituellement, un événement quelconque, par exemple de la veille. Généralement, nos souvenirs ne sont que grisailles; quand on a rencontré quelqu'un la veille, c'est déjà bien beau si l'on a retenu son nom! Mais si nous voulons développer notre mémoire, nous ne pouvons pas nous contenter de si peu. Soyons bien persuadés de ceci: il faut s'exercer de façon systématique, en se disant: «Je veux me rappeler

avec précision la personne que j'ai vue hier, et aussi le coin de la rue où je l'ai aperçue, et puis tout ce qu'il y avait autour. Je veux m'en faire une image exacte: bien me représenter son costume, son veston, tous les détails». C'est alors que la plupart des gens s'apercevront qu'ils en sont parfaitement incapables, que cela leur est tout à fait impossible. Ils prendront conscience de tout ce qui leur manque pour se faire une représentation vraiment imagée de ce qu'ils ont vu et perçu la veille.

Partons du cas le plus fréquent, où l'on n'est pas en mesure de se rappeler ce qu'on a vécu la veille: en général, c'est que l'on a mal observé. Un professeur de Faculté en a fait l'expérience avec ses auditeurs: sur trente personnes présentes, deux seulement avaient observé un phénomène correctement; les vingt-huit autres s'étaient trompées dans leurs observations! Or, une bonne mémoire est fille d'une observation fidèle. Pour développer sa mémoire, il faut donc commencer par bien observer. Et, par ricochet, une bonne observation engendre une mémoire fidèle.

Que faut-il donc faire quand on est incapable de se rappeler exactement ce qu'on a vécu la veille?

Pour commencer, qu'on rétablisse les souvenirs précis, jusqu'à la limite du possible; et qu'ensuite, au-delà, on entreprenne bravement de se représenter les détails manquants, même s'ils sont faux, pourvu que l'on parvienne à

reformer un tout. Supposons que vous ayez complètement oublié si le monsieur que vous avez rencontré portait un complet brun ou noir; vous imaginerez alors qu'il avait un veston brun et un pantalon brun; qu'il avait des boutons de telle et telle couleur à son veston, et une cravate jaune. Puis vous décrirez les lieux; le mur était jaune, vous avez croisé deux passants, un grand à gauche, un petit à droite, etc.

Tout ce dont vous vous souvenez, vous l'incorporez à l'image; et lorsque vous n'arrivez plus à vous rappeler, vous suppléez les détails manquants, pour avoir à l'esprit une image complète. Bien sûr, celle-ci est fausse, mais l'effort que vous aurez fait pour avoir une image complète vous permettra de mieux observer à l'avenir. Répétez cet exercice, sans vous décourager. Et quand vous l'aurez fait cinquante fois, la cinquante-et-unième vous saurez parfaitement décrire l'aspect et le costume de la personne rencontrée; vous vous rappellerez tous les détails, jusqu'aux boutons de son veston. Désormais vous ne laisserez plus rien échapper, et tout s'inscrira dans votre mémoire.

Ainsi, c'est en aiguisant votre sens de l'observation que vous aurez amélioré la fidélité de votre mémoire, car celle-ci est fille du sens de l'observation.

Ce qui importe, c'est de ne pas se contenter du nom, des traits essentiels, mais de se faire des représentations aussi imagées et aussi com-

plètes que possible; et quand la mémoire fait défaut, on complète arbitrairement l'image pour qu'elle forme un tout. En agissant ainsi, nous verrons bientôt que, par ce détour, notre mémoire gagne en fidélité.

Comme vous voyez, on peut effectivement enseigner ce qu'on pourrait appeler des tours de main pour rendre la pensée de plus en plus pratique.

Voici encore une indication particulièrement importante: quand on a une idée en tête, on est impatient de la voir réalisée. On cherche la meilleure façon de procéder et l'on arrive à telle ou telle conclusion. C'est tout naturel. Mais ce n'est pas ainsi que l'on acquiert une pensée pratique. Toute précipitation est à proscrire: loin de nous faire avancer, elle nous fait reculer. Dans ce domaine, il faut avoir de la patience.

Admettons qu'on ait telle chose à faire, mais qu'il faille, quant à la manière, choisir entre telle ou telle possibilité. Dès lors, il faut s'armer de patience et tâcher de se représenter ce qui arriverait si l'on choisissait telle solution et ce qui se produirait dans tel autre cas.

Naturellement, on trouvera toujours de bonnes raisons pour préférer l'une ou l'autre, mais pour l'instant, il faut justement se garder de prendre une décision; il vaut mieux essayer de se représenter en détail deux possibilités, et puis se dire: «Cela suffit pour le moment; maintenant, n'y pensons plus.»

Il y a des gens que cela rend nerveux; et il n'est pas facile de réprimer l'impatience, mais c'est un exercice extrêmement profitable. Il faut se dire: «Il peut arriver ceci, il peut arriver cela. A présent, pensons à autre chose». Si c'est possible, remettons l'action au lendemain: quand nous reprendrons l'examen des deux possibilités, nous découvrirons qu'entretemps les choses ont changé et que maintenant nous pouvons nous décider à meilleur escient. Les choses ont leur nécessité intérieure, et si nous évitons la hâte arbitraire, laissant travailler en nous – et elle travaillera! – cette nécessité intérieure, le lendemain, notre pensée nous apparaîtra comme enrichie, et nous pourrons prendre une décision plus sage. C'est extrêmement utile!

Supposez, par exemple, qu'on vous demande conseil sur une résolution à prendre. Patience! Ne vous précipitez pas pour donner votre avis; commencez par vous représenter les différentes possibilités, sans prendre aucune décision; contentez-vous de laisser tranquillement ces possibilités agir en vous comme des forces. La sagesse populaire dit que «la nuit porte conseil», qu'il faut dormir sur un problème avant de le résoudre.

Mais il ne suffit pas de dormir dessus! Il faut d'abord se représenter deux ou mieux, plusieurs possibilités, qui continueront à travailler en vous dans le sommeil, sans la participation de votre Moi conscient; et ensuite

vous reviendrez à votre affaire. Vous verrez qu'ainsi vous éveillez en vous des facultés profondes de pensée, et qu'alors vous saurez penser d'une manière toujours plus pratique et plus réaliste.

Or, ce que l'homme cherche est toujours à trouver dans le monde: qu'il soit un ouvrier à son établi ou un paysan derrière sa charrue, ou qu'il appartienne aux classes dites privilégiées, s'il s'entraîne ainsi, les choses les plus quotidiennes de la vie feront de lui un penseur pratique. Il verra et comprendra tout autrement les choses du monde. Et, bien que ces exercices aient l'air, au début, d'être purement intérieurs, en réalité ils sont efficaces pour le monde extérieur, ils sont, justement pour le monde extérieur, d'une importance extrême; ils ont une portée incalculable.

Je vais vous montrer par un exemple à quel point il est nécessaire d'avoir une pensée vraiment pratique: Supposez qu'un homme prenne une échelle et monte dans un arbre, pour une raison quelconque; il fait une chute et se tue. La première idée qui vous vient, n'est-ce pas, c'est qu'il s'est tué en tombant. Vous direz que la chute est la cause, et la mort la conséquence. Le lien de cause à effet vous paraît évident. Mais il se peut fort bien que vous vous trompiez. Il se peut que, pendant qu'il était là-haut, notre homme ait eu une attaque, et qu'il soit tombé à la suite de cette crise cardiaque. Les choses se sont passées

exactement comme s'il était tombé vivant, et ce qui lui est arrivé aurait fort bien pu causer sa mort. C'est ainsi qu'on peut complètement intervertir cause et effet.

Dans cet exemple, l'erreur saute aux yeux; mais dans bien des cas c'est moins évident. De nos jours, les fautes de pensée de ce genre se multiplient, jusque, il faut bien le dire, dans le domaine scientifique, où les raisonnements qui prennent l'effet pour la cause sont monnaie courante. Mais les gens ne s'en aperçoivent pas, pour la simple raison qu'ils ne se sont pas représentés les diverses possibilités de la pensée.

Un dernier exemple vous fera toucher du doigt la façon dont naissent de telles erreurs et vous montrera que si l'on pratique les exercices que je viens d'indiquer, cela n'arrivera plus. Supposez qu'un savant se dise que l'homme tel qu'il est aujourd'hui descend du singe; autrement dit, ce que j'observe dans les singes, les forces du singe, tout cela se perfectionne et l'homme en résulte. Pour bien faire ressortir la signification de la pensée en cette affaire, nous supposerons que, pour une raison quelconque, l'homme qui tient ce raisonnement se trouve tout seul sur la terre. A part lui, il n'y aurait là que ces singes dont sa théorie prétend qu'ils peuvent donner naissance à des hommes. Il étudiera bien soigneusement ce singe et il se fera un concept précis et détaillé de tout ce qu'implique le singe.

Qu'il essaie, après cela, de faire découler du concept «singe» le concept «homme» sans avoir jamais vu d'homme: Il constatera qu'il n'y parvient pas; son concept singe ne se transformera jamais en concept homme.

S'il avait acquis l'habitude de penser juste, il se dirait: «Mon concept ne se transforme pas en moi: le concept singe ne donne pas naissance au concept homme. Par conséquent, ce que je vois dans le singe ne peut pas devenir homme, sinon il faudrait que mon concept lui aussi puisse se transformer. Il faut donc que quelque chose d'autre intervienne que je ne peux pas voir». Autrement dit, derrière le singe sensible, notre homme devrait imaginer un élément suprasensible, qu'il ne peut percevoir, et qui effectuerait cette transformation en homme.

Ici, notre intention n'est pas de mesurer l'impossibilité de la chose, mais simplement de montrer l'erreur de pensée qui se cache derrière cette théorie. Si notre savant pensait correctement, il serait amené à se rendre compte qu'il lui est impossible de maintenir sa théorie s'il ne veut pas faire intervenir un élément suprasensible.

Réfléchissez-y, et vous verrez que bien des gens ont fait ici une erreur de pensée monumentale. Pareilles erreurs pourront être évitées à l'avenir, si l'on exerce sa pensée comme nous l'avons indiqué.

Une grande partie de la littérature contem-

poraine, notamment des publications scientifiques, contient tant de pensées tordues, faussées, qu'à celui qui sait penser vraiment juste, elles infligent, jusque dans le corps, de réelles souffrances lorsqu'il est obligé de les lire jusqu'au bout. Bien entendu, cette remarque ne s'applique absolument pas à l'énorme somme d'observations que la science doit à ses méthodes objectives.

Venons-en à un autre chapitre: celui de la myopie intellectuelle. C'est vrai, on ne se rend pas compte en général que la pensée s'éloigne de la réalité, et qu'elle n'est pour une grande part qu'une suite d'habitudes et d'automatismes. Aussi les jugements d'une personne qui a une connaissance profonde de la vie et du monde sont-ils très différents de ceux d'un homme qui ne les saisit que peu, ou pas du tout, comme par exemple un penseur matérialiste.

Seulement, pour convaincre un tel homme par des arguments, si bons soient-ils, ce n'est pas facile! Entreprendre de convaincre par des raisonnements quelqu'un qui connaît mal la vie, c'est souvent peine perdue, parce qu'il ne saisit pas les raisons que vous avez d'affirmer ceci ou cela. Par exemple, s'il a pris l'habitude de ne voir partout que de la matière, il restera prisonnier de cette habitude.

A l'heure actuelle, ce ne sont généralement pas les arguments qui fondent les opinions: c'est la routine, dont les gens sont devenus

esclaves et qui domine toute leur sensibilité. Quand ils avancent des arguments, ils font disparaître leurs sentiments et leur sensibilité derrière le masque des idées reçues.

Ainsi, très souvent, ce n'est pas seulement le désir qui est le père de la pensée, comme l'affirme un proverbe, mais tous les sentiments et les mécanismes mentaux.

Celui qui connaît la vie sait bien que dans l'existence on n'arrive guère à convaincre les gens par des raisonnements logiques. Ce qui les décide est quelque chose de bien plus profond.

Prenons, par exemple, notre mouvement anthroposophique: il y a certes de bonnes raisons pour qu'il existe et qu'il se fasse un travail dans ses diverses branches. Mais chacun d'entre nous constate qu'après y avoir travaillé un certain temps, il se met à penser, sentir et réagir d'une manière nouvelle. Car, dans ce travail, on ne se contente pas de trouver des arguments logiques, on cherche à élargir le champ de ses sentiments et de ses sensations.

Et tel homme qui, peut-être, il y a quelques années, n'a eu que railleries pour la Science spirituelle, après avoir écouté une première conférence, trouve à présent clair comme de l'eau de roche ce qui naguère lui paraissait être le comble de l'absurde! En collaborant avec le mouvement de la Science spirituelle, nous ne transformons pas seulement notre pen-

sée: nous ouvrons toute notre âme à des perspectives plus vastes. Il faut se rendre compte que la coloration de nos pensées vient de zones psychiques bien plus profondes qu'on ne le croit ordinairement. Nos opinions sont dictées par certaines sensations, certains sentiments intimes. Les arguments logiques ne sont qu'une façade, un masque qui cache des sentiments, des émotions et habitudes de pensée.

Pour en arriver à apprécier les raisons logiques, il faut apprendre à aimer la logique. Mais ce n'est que lorsqu'on aimera l'objectivité, le réalisme, que les raisons logiques deviendront décisives. On apprend progressivement à penser de façon objective, en faisant abstraction de toute préférence pour telle ou telle idée; alors l'horizon s'élargit et l'on devient pratique; non pas pratique dans le sens de ceux dont l'intelligence ne sait que suivre les sentiers battus, mais en ce sens qu'on apprend à penser en partant des choses.

Le véritable sens pratique naît d'une pensée objective, d'une pensée qui découle de la réalité même. Nous n'apprendrons à nous laisser instruire par les choses que si nous nous y entraînons; et les exercices doivent se faire sur des choses saines. C'est-à-dire des choses où la civilisation n'a que peu de part, et qui sont le moins faussées: les phénomènes de la nature.

S'entraîner sur des phénomènes naturels, comme nous l'avons indiqué aujourd'hui, voilà

qui fait de nous des penseurs pratiques, voilà qui est vraiment pratique! L'occupation la plus prosaïque sera abordée avec un sens pratique si nous éduquons l'élément de base: la pensée. En travaillant sur nous-mêmes de la façon indiquée, nous donnons naissance à un courant de pensée pratique.

La préoccupation du mouvement anthroposophique doit être de lancer dans la vie des gens vraiment pratiques. L'essentiel n'est pas de pouvoir croire ceci ou cela, mais d'arriver à bien voir les choses. La manière dont la Science spirituelle pénètre notre âme pour la rendre active et pour élargir notre champ de vision est beaucoup plus importante que toutes les théories qui s'élèveraient vers le spirituel en faisant bon marché de la réalité sensible. En cela l'anthroposophie est quelque chose de vraiment pratique.

C'est une mission importante du mouvement anthroposophique que de rendre la pensée humaine assez mobile, assez exercée pour voir l'esprit derrière les choses. Si l'anthroposophie allume en nous cette faculté, elle fondera une nouvelle culture où l'on ne verra jamais plus les gens pousser les wagons de l'intérieur! Cela coulera de source. Si l'on a appris à bien penser quand il s'agit de grandes choses, on saura aussi le faire à propos d'une cuillère à soupe! Et pas seulement à propos d'une cuillère à soupe: dans tous les domaines, les gens deviendront plus pratiques; qu'il s'agisse de planter

un clou ou d'accrocher un tableau au mur, ils le feront d'une façon plus pratique qu'ils ne l'auraient fait sans cela. Il est très important que nous apprenions à considérer la vie psycho-spirituelle comme un tout, et que cette manière de voir nous incite à tout faire d'une façon toujours plus pratique.

NERVOSITÉ ET LE MOI

Munich, 11 janvier 1912

Il me faut aujourd'hui attirer votre attention sur des éléments relatifs à plus d'une question que nous connaissons déjà, mais qui peuvent cependant être utiles à certains d'entre nous, et aussi nous amener à une conception plus précise de la nature humaine, et de sa connexion avec l'univers.

L'anthroposophe aura, il est vrai, très fréquemment l'occasion de s'entendre adresser, par des personnes étrangères à notre mouvement, beaucoup d'arguments, en plus des objections et des oppositions de toute sorte exprimées contre la Science spirituelle, objections dont je viens de parler dans les conférences publiques. En particulier, certaines gens, érudits ou non, opposeront toujours bien des arguments au fait que d'après la Science spirituelle, nous devons parler de la structure de l'être humain tout entier selon ces quatre parties que nous citons toujours: le corps physique, le corps éthérique ou vital, le corps astral et le moi. Les sceptiques pourront alors fort bien objecter à peu près ceci: «Oui, tout cela se manifeste peut-être chez l'être humain qui développe certaines forces cachées de l'âme, au point qu'il peut constater en lui quelque

chose d'analogue à cette structure; mais pour celui qui ne remarque rien de pareil, il ne peut y avoir aucune raison d'adopter une telle opinion».

Il faut pourtant insister sur le fait suivant: la vie humaine, lorsqu'on s'applique à l'examiner, ne fait pas que confirmer ce que la connaissance de l'esprit indique; mais lorsqu'on applique ce que l'on peut apprendre de la Science spirituelle en vue de la vie pratique, cette application à la vie se révèle extraordinairement utile. Et l'on découvrira bientôt que cette utilité (je ne pense pas ici au sens terre-à-terre de ce mot, mais à l'utilité dans le plus beau sens du terme, utilité pour la vie), que cette utilité, dis-je, peut nous apporter peu à peu une sorte de conviction, même si nous ne voulons pas admettre ce que nous offre l'observation clairvoyante.

Il n'est que trop connu qu'à notre époque on se plaint beaucoup de tout ce qu'implique le mot tant redouté de «nervosité»; il ne faut nullement s'étonner si l'on se sent contraint de conclure qu'il n'y a presque personne qui ne soit nerveux sous quelque rapport. Et comment pourrions-nous ne pas trouver concevable une pareille affirmation! Abstraction faite des rapports sociaux, des conditions sociales auxquelles nous attribuons telle ou telle cause de cette nervosité, il se présente des états que l'on peut qualifier de nerveux. Ils se manifestent dans la vie des manières les plus

diverses. Ils apparaissent, peut-on dire, sous la forme la plus bénigne et la moins gênante, du fait que l'homme devient ce que l'on pourrait appeler un agité mental. C'est ainsi que j'appellerais volontiers un homme incapable de retenir comme il faut une pensée, et de la conduire vraiment jusqu'à ses conséquences; qui saute toujours d'une pensée à l'autre; lorsqu'on veut l'arrêter, il a depuis longtemps passé à autre chose. Dans la vie de l'âme, la précipitation est souvent la forme la moins grave de la nervosité.

Une autre sorte de nervosité consiste, pour les hommes, à ne guère savoir s'y prendre avec eux-mêmes, à ne pouvoir aboutir à des décisions nécessaires, à ne jamais savoir vraiment ce qu'ils doivent faire dans telle ou telle situation. Ces états peuvent en arriver à d'autres, déjà plus graves, lorsque cette nervosité se termine progressivement par de véritables états maladifs dont on ne peut déterminer aucune cause organique. Ces états ressemblent parfois à s'y méprendre à des maladies physiques, au point de laisser croire que le sujet a, par exemple, une grave maladie d'estomac, alors qu'il souffre uniquement de ce que l'on résume très couramment et assez vaguement par le terme de nervosité. Il en est ainsi de maints autres états; qui ne les connaît, qui n'en souffre pas lorsqu'il en est lui-même affligé, ou lorsque ces états affligent les personnes de son entourage? Il serait peut-être exagéré de parler, à propos

des grands événements de la vie publique, d'un «alcoolisme politique», et je ne veux pas faire une digression à ce sujet. Mais on a parlé, ces derniers temps, d'une sorte d'activité nerveuse dans la vie publique, d'une manière qui ne se manifeste vraiment chez l'individu isolé que lorsqu'il est un peu pris d'alcool. Le mot a été prononcé pour caractériser la manière dont les affaires ont été menées ces derniers mois en Europe. Vous constatez là, dans la vie publique, quelque chose dont on pourrait dire ceci: c'est que dans ce domaine aussi on remarque, non seulement qu'il y a nervosité, mais que cette nervosité est ressentie comme un véritable malaise. Ainsi, partout est présent un phénomène analogue à cette nervosité.

Eh bien, ce que je viens d'indiquer ne s'améliorera certainement pas à l'avenir, mais ne fera qu'empirer. L'avenir n'offre absolument aucune perspective favorable à cet égard, si les hommes restent dans leur état actuel. Car il y a divers éléments nuisibles qui influencent considérablement notre vie présente, et qui se transmettent, pour ainsi dire, comme une épidémie, d'une personne à l'autre. Ainsi, non seulement celui qui en est atteint est un peu malade; d'autres aussi en sont victimes, qui ne sont peut-être que faibles, mais tout de même en santé.

Il est extrêmement nuisible pour notre époque qu'un grand nombre d'hommes qui vont

occuper des postes élevés dans la vie publique fassent leurs études comme on les fait maintenant. Pour des branches entières du savoir, on fait vraiment, à l'université, durant toute l'année, tout autre chose que d'approfondir la pensée et le sujet que les professeurs traitent dans leurs cours. On y va de temps en temps à ces cours, mais quant à ce que l'on veut vraiment posséder, on l'apprend en quelques semaines, autrement dit, on s'en bourre la tête. C'est là qu'est le mal. Comme un tel «bourrage» s'étend dans une certaine mesure jusqu'aux degrés scolaires inférieurs, les inconvénients n'en sont nullement négligeables. Lors de ce gavage intellectuel, le fait essentiel est qu'il n'y a aucun lien véritable entre l'intérêt psychique, entre le noyau intime de l'être et ce que l'on ingurgite ainsi. L'opinion qui, dans les écoles, règne parmi les élèves, est celle-ci: «Ah, si seulement je pouvais bientôt avoir oublié ce que j'apprends maintenant!».

Ainsi, il n'y a point là une volonté avide de s'assimiler ce que l'on apprend. Seul un faible lien d'intérêt le relie au centre de l'âme.

Il résulte de cet état de choses que les hommes peuvent, en une certaine mesure, être préparés de cette manière à participer à la vie publique, parce qu'ils se sont «bourré» la tête de ce qu'ils voulaient apprendre. Mais du fait qu'ils n'y sont pas intimement liés, ils restent psychiquement fort éloignés de ce qui se passe dans leur tête. Eh bien, il n'y a rien

de pire pour l'individualité entière de l'homme que d'être, avec son âme et son cœur, étranger à ce que doit faire sa tête. Ce n'est pas seulement en désaccord avec l'être d'un homme évolué et sensible; cela influence au plus haut point la force, l'énergie du corps éthérique, oui, précisément du corps éthérique. Celui-ci s'affaiblit ainsi de plus en plus, par suite d'une relation insuffisante entre le centre de l'âme et l'activité humaine. Plus un homme doit s'occuper de ce qui ne l'intéresse pas, plus il affaiblit son corps éthérique, son corps vital.

L'anthroposophie devrait agir, sur les personnes qui s'en imprègnent comme il convient, de manière qu'elles ne se bornent pas à apprendre que l'être humain se compose d'un corps physique, d'un corps éthérique, et ainsi de suite; elle devrait favoriser fortement le développement correct de ces éléments de la nature humaine.

Si l'on fait une expérience très simple, mais qu'on la répète assidûment, cette expérience insignifiante peut accomplir de vrais miracles. Pardonnez-moi de vous parler aujourd'hui d'observations isolées, de bagatelles, mais de bagatelles qui peuvent devenir très importantes pour la vie. En réalité, cela dépend étroitement de ce que je viens de décrire, de ce léger manque de mémoire que l'on manifeste parfois. C'est là quelque chose d'incommode, de désagréable dans la vie; mais l'Anthroposophie peut nous montrer en outre que

c'est immensément nuisible à la santé. Et, si étrange que ce soit, il est exact que bien des manifestations anormales qui, dans la nature humaine, confinent à des états nettement maladifs, seraient évitées si les hommes étaient moins oublieux. Mais vous pouvez dire: «Oui, les hommes sont oublieux; qui peut en effet se déclarer entièrement affranchi de ce manque de mémoire? Nous nous en assurons facilement en jetant un rapide coup d'œil sur la vie». – Prenons un cas vraiment de peu d'importance: par exemple, quelqu'un se surprend à ne jamais savoir où il a mis les objets qu'il utilise. C'est là, n'est-ce pas, une chose qui arrive dans la vie. L'un ne trouve jamais son crayon, un autre ses boutons de manchettes qu'il a déposés la veille au soir, etc. Il semble à la fois étrange et banal d'en parler; mais enfin cela se présente dans la vie. Or, si l'on observe ce qu'on peut apprendre de l'Anthroposophie, il s'y trouve un bon exercice pour remédier peu à peu à un tel manque de mémoire, un moyen très simple: Supposons qu'une dame dépose le soir, disons, une broche, ou un monsieur ses boutons de manchettes, dans un endroit quelconque, et qu'ils s'aperçoivent le lendemain matin qu'ils ne peuvent les retrouver. Vous pouvez dire: «Oui, et bien, il n'y a qu'à s'habituer à les mettre toujours au même endroit». Mais il ne sera pas possible de le faire pour tous les objets. Nous ne voulons pas, pour le moment, parler de cette façon

de se guérir, mais d'un procédé beaucoup plus efficace.

Prenons le cas d'un homme qui remarque son manque de mémoire; il se dirait: «Je veux placer les objets à des endroits bien distincts, mais jamais je ne veux placer un objet que je devrais retrouver facilement en un lieu déterminé, sans fixer en moi la pensée suivante: «J'ai mis cet objet à tel endroit!» Ensuite, on tente d'imprimer un peu en soi l'image de ce qui entoure l'objet. Par exemple, nous déposons une épingle de sûreté sur le coin d'une table; nous la déposons en pensant: «Je mets cette épingle sur ce bord, et je m'imprègne de l'image de l'angle droit qui l'avoisine, du fait que l'épingle est entre les deux côtés de l'angle, etc.»; puis je m'en vais tranquillement sans plus y penser. Et, même si je ne réussis pas au début dans tous les cas, je verrai que, si je persévère, mon manque de mémoire disparaîtra de plus en plus. Ce résultat provient du fait que l'on a formé cette pensée très précise: «Je place l'épingle ici». J'ai mis mon moi en rapport avec l'acte que j'ai exécuté, j'ai ajouté une image, une représentation imagée à la pensée de mon acte; de plus, j'ai mis cet acte en relation avec mon être intime, indiqué par le petit mot «je». Cette formation d'image est ce qui peut réellement aiguiser, pour ainsi dire, notre mémoire. Nous en retirons ainsi un profit pour notre vie, profit qui consiste à devenir moins oublieux. Si l'on ne

pouvait obtenir que cela, il n'y aurait pas lieu d'en faire si grand cas. Mais on peut en attendre bien davantage.

Supposons que l'usage s'établisse d'entretenir de telles pensées en déposant certains objets; cet usage aurait tout simplement pour effet un renforcement du corps éthérique. Le corps éthérique en est réellement fortifié, il devient sans cesse de plus en plus robuste. Par l'Anthroposophie, nous avons appris que le corps éthérique ou vital doit être considéré dans une certaine mesure comme porteur de la mémoire. Si nous accomplissons quelque chose qui fortifie notre mémoire, nous pouvons en conclure d'emblée qu'un tel renforcement est profitable à notre corps éthérique, à notre corps vital. Etant anthroposophes, nous n'avons pas à nous en étonner. Supposez un homme qui témoigne d'un certain état de nervosité. Pour cette raison – et non seulement parce qu'il est oublieux – vous lui conseillez de faire ce que nous avons indiqué. Vous dites donc à cet homme agité ou nerveux d'accompagner de pensées correspondantes l'action de déposer des objets. Eh bien, vous constaterez non seulement qu'il améliore sa mémoire, mais que, par suite du renforcement de son corps éthérique, il se libère peu à peu de son état nerveux. Vous aurez alors apporté par un fait vécu la preuve que nos affirmations concernant le corps éthérique sont exactes. Car, si nous nous comportons comme il convient à l'égard du corps

éthérique, il montre clairement qu'il assimile ces forces; ainsi, ce que nous disons à son sujet est juste. En pareil cas, la vie même démontre que tout cela est extrêmement important.

Autre chose encore, qui pourrait paraître insignifiante, mais qui est extraordinairement importante! Vous savez que ce que nous appelons le corps éthérique et le corps physique confinent étroitement l'un à l'autre dans la nature humaine. Le corps éthérique est directement inséré dans le corps physique. Eh bien, vous pouvez, à notre époque, faire une observation qui n'est pas tellement rare, une observation qu'ignorent la plupart du temps les gens qui en sont l'objet. Si nous avons en nous une âme saine et compatissante, nous aurons vraiment un sentiment de pitié pour les personnes sur qui nous pourrons faire cette observation. N'auriez-vous jamais encore, par exemple, vu des gens assis au guichet d'un bureau de poste, ou enfin des gens qui écrivent beaucoup, et qui font des mouvements tout à fait singuliers avant de commencer à écrire une initiale; qui, avant d'écrire un B, font dans l'air quelques gestes, puis écrivent. Les choses ne vont pas toujours jusque-là; car c'est déjà une disposition à un état fâcheux, que les gens soient obligés par leur profession de se comporter ainsi. Il peut arriver, de plus – observez-le une fois – qu'en écrivant, ils doivent se donner un mouvement brusque à chaque trait d'écriture, et écrivent ainsi par saccades, non

régulièrement en montant et en descendant, mais par saccades. Vous pouvez le remarquer facilement dans les textes écrits de cette manière.

D'après nos connaissances de science spirituelle, nous pouvons nous expliquer un tel état du scripteur de la manière suivante: Chez un être humain parfaitement sain – quant à ses corps physique et éthérique – le corps éthérique, qui est lui-même dirigé par le corps astral, doit toujours avoir la capacité absolue de s'imposer au corps physique; et le corps physique doit partout et dans tous ses mouvements être le serviteur du corps éthérique. Lorsque le corps physique exécute pour son compte des mouvements qui outrepassent ce que l'âme, c'est-à-dire aussi ce que le corps astral peut vouloir, on a affaire à un état maladif, à une prépondérance du corps physique sur le corps éthérique. Chez toutes les personnes qui se trouvent dans cet état, nous avons affaire à une faiblesse du corps éthérique, faiblesse qui consiste, pour ce corps, à ne plus pouvoir diriger complètement le corps physique. Cette relation anormale entre le corps éthérique et le corps physique est, du point de vue occulte, à la base de tous les états de crispation, lesquels dépendent essentiellement d'une domination insuffisante du corps éthérique sur le corps physique; c'est pourquoi le physique domine et exécute de son propre chef toute sorte de mouvements;

tandis que l'être humain n'est sain dans tout son être que lorsque tous ses actes sont soumis à la volonté du corps astral.

Or, il y a un moyen de venir en aide à quelqu'un, si son état n'a pas trop d'emprise sur lui; il faut alors compter uniquement sur les réalités occultes. Il faut tenir compte du fait que le corps éthérique doit être fortifié. Il faut pour ainsi dire croire à son existence et à sa capacité d'agir. Supposez qu'un pauvre diable ait vraiment ruiné sa santé au point d'agiter continuellement ses doigts avant de prendre son élan pour écrire une lettre quelconque de l'alphabet. Eh bien, il sera bon en tout cas de lui donner le conseil suivant: «Prends des vacances, écris moins, et tu te tireras de cet état». Mais ce n'est là que la moitié du conseil; car on pourrait faire beaucoup mieux en en donnant la seconde moitié, en lui conseillant ceci: «Et donne-toi la peine, sans trop t'y forcer – un quart d'heure ou une demi-heure par jour y suffisent – donne-toi la peine de prendre une autre écriture, de modifier tes signes, tes paraphes; tu seras ainsi obligé de ne pas écrire mécaniquement comme jusqu'à présent, mais de fixer ton attention!». Disons-lui: «Au lieu d'écrire le F de cette façon, écris-le plus vertical et d'une forme toute différente, de manière à être forcé de t'appliquer. Prends l'habitude de peindre tes lettres.»

Si la connaissance spirituelle était plus ré-

pandue, le pauvre diable, revenant de vacances avec son écriture changée, ne s'entendrait pas dire par ses supérieurs: «Tu es complètement fou, mon garçon, te voilà avec une tout autre écriture!». On se rendrait compte qu'il y a là un véritable remède. En effet, pour changer ainsi son écriture, on est forcé de s'appliquer à ce que l'on fait; et c'est là, toujours, mettre le centre de son être en connexion intime avec l'objet. Le fait de créer cette connexion fortifie notre corps éthérique. Et ainsi nous devenons par cela même des êtres plus sains. Il ne serait nullement déraisonnable d'exercer systématiquement, dès l'enfance, dans l'éducation et à l'école, le renforcement du corps éthérique. L'anthroposophie doit faire dès à présent une proposition qui de longtemps encore ne sera pas mise en pratique, parce que longtemps encore, dans les milieux dirigeants de l'éducation, elle passera pour quelque chose d'insensé; mais cela ne fait rien.

Supposons qu'en apprenant à écrire aux enfants, on leur inculque d'abord une certaine forme d'écriture. Après les avoir fait écrire ainsi pendant quelques années, qu'on leur fasse, sans raison apparente, en changer la forme; ce changement, et le renforcement d'attention qui doit l'accompagner, exerceraient alors une influence considérable sur le corps éthérique en cours de développement, et bien des états nerveux ne se produiraient pas.

Ainsi, voyez-vous, on peut dans la vie faire

quelque chose pour fortifier complètement le corps éthérique, le corps vital, et cela est d'une importance extraordinaire; car c'est précisément sa faiblesse qui, à notre époque, provoque de nombreux états vraiment maladifs.

On peut même dire, sans aucunement exagérer, que certaines formes de maladies dûment reconnues, et contre lesquelles on ne peut rien pour l'instant, auraient une tout autre évolution si le corps éthérique était plus fort; son affaiblissement est précisément une caractéristique de l'humanité actuelle.

Nous venons d'indiquer ainsi une méthode que l'on peut appeler une culture du corps éthérique. C'est bien au corps éthérique que nous l'appliquons. On ne peut appliquer quelque chose à ce dont il est possible de nier l'existence, à quelque chose qui n'existe pas. En montrant qu'il est utile d'appliquer certaines méthodes au corps éthérique, en étant capable de prouver que ces méthodes sont efficaces, on prouve par là-même qu'il existe bien quelque chose qui est de la nature du corps éthérique.

La vie apporte partout la preuve de ce que peut donner l'Anthroposophie.

Nous pouvons aussi fortifier essentiellement notre corps éthérique en faisant autre chose pour améliorer notre mémoire. Peut-être l'avons-nous déjà mentionné ici sous un autre rapport. Dans toutes les formes de maladie où la nervosité entre en jeu, il faudrait

directement avoir recours à des conseils puisés à cette source. On peut en effet fortifier considérablement le corps éthérique si l'on ne se contente point de parcourir seulement en pensée ce que l'on sait déjà, comme on a coutume de le faire, mais en le parcourant en sens inverse, à rebours. Par exemple, il faut bien apprendre une fois à l'école les noms d'une série de souverains, de batailles ou d'autres événements. On les apprend en ordre chronologique. Il est extrêmement bon, lorsqu'on les fait apprendre ou qu'on les apprend soi-même dans l'ordre normal, de se les inculquer aussi dans l'ordre inverse, en s'énumérant le tout de la fin au commencement. C'est d'une importance extraordinaire. Car si nous généralisons cet exercice, nous contribuons à un renforcement prodigieux de notre corps éthérique. Examiner à fond, de la fin au commencement, des œuvres dramatiques, ou ce que nous avons lu en fait de narrations ou autres écrits analogues, est d'une importance capitale pour l'affermissement du corps éthérique.

Mais dans la vie actuelle, vous pouvez constater que l'on ne fait presque rien de tout ce que nous venons d'indiquer, qu'on ne l'applique nullement; dans l'agitation quotidienne de notre époque, on n'a guère l'occasion de prendre un repos intérieur qui nous permettrait la pratique de tels exercices. D'ordinaire, l'homme qui exerce une profession est si fatigué le soir qu'il ne parvient pas à se concen-

trer sur les pensées mentionnées plus haut. Mais lorsque la Science spirituelle pénétrera vraiment dans les cœurs et les âmes, on verra qu'il est réellement possible d'éviter une infinité de maux qui se produisent aujourd'hui; on verra qu'il est possible à tout être humain de trouver le temps nécessaire à de tels exercices. Dans le domaine de l'éducation, si l'on donne tout son soin à de telles questions, on obtient des résultats prodigieusement favorables.

Mentionnons encore un détail qui n'est sans doute pas d'une très grande utilité dans la vie de l'adulte. Mais si on ne s'en est pas occupé dans sa première jeunesse, il est bon de le faire plus tard. C'est le fait de considérer d'un même œil certains de nos actes, qu'ils laissent une trace ou non dans notre vie. A l'égard de notre écriture, nous y réussissons avec une relative facilité. Je suis même convaincu que bien des gens se déshabitueraient d'une affreuse écriture en essayant de bien regarder, lettre après lettre, ce qu'ils ont écrit, et en parcourant encore une fois du regard tout leur texte. On peut très bien faire cela.

A titre d'exercice, il y a encore autre chose à recommander: C'est de s'efforcer de voir soi-même sa façon de marcher, les mouvements de sa main, de sa tête, sa manière de rire, etc., bref, de se rendre compte, en images, de tous ses gestes. Très peu de personnes, en effet (vous pouvez vous en convaincre en les observant suffisamment), savent exactement comment

elles marchent. Très rares sont celles qui se représentent comment on voit leur allure. Mais il est bon de faire quelque chose pour acquérir une représentation de soi-même. Car, sans même tenir compte du fait que nous nous corrigeons certainement par ce moyen, c'est encore d'une influence prodigieusement favorable au renforcement du corps éthérique, et aussi à la domination du corps astral sur ce dernier. Il ne faut pas pratiquer cela avec excès, ce qui porterait trop à la vanité. Mais le fait d'observer ses propres gestes, de se représenter ses propres actes, a pour conséquence l'heureux profit que l'on tire d'une domination sans cesse croissante de son corps astral sur son corps éthérique; cela signifie que l'on devient capable, en cas de besoin, de réprimer parfois en soi certaines choses. Les hommes parviennent de moins en moins à réprimer volontairement et d'un seul coup certaines de leurs habitudes, ou à changer leur manière d'agir. Et c'est précisément une des plus grandes conquêtes de l'homme que de pouvoir changer sa manière de faire selon les circonstances. Certes, il ne faut pas créer une école où l'on apprendrait, pour ainsi dire, à contrefaire son écriture; car aujourd'hui, à vrai dire, les gens apprennent à changer les caractères de leur écriture lorsqu'ils veulent l'employer à mal faire. Mais lorsqu'on se promet de rester tout à fait honnête, il est bon, pour affermir le corps éthérique, d'adopter une autre manière d'écrire. Il

est particulièrement bon d'acquérir la capacité de modifier sa manière de faire un travail, de ne pas se sentir astreint à le faire toujours de même. Il n'est pas du tout nécessaire d'être un partisan fanatique de l'«ambidextérité». Mais si l'on essaie, sans exagérer, d'accomplir au moins certaines choses de la main gauche – sans continuer davantage, dès que l'on est capable d'y parvenir – on exerce ainsi une heureuse influence sur la domination que le corps astral doit exercer sur le corps éthérique. Fortifier l'être humain selon les vues de la Science spirituelle, voilà ce que la propagation de cette science doit apporter à notre civilisation.

C'est surtout ce que l'on pourrait appeler la culture de la volonté qui est de toute importance. Nous avons déjà fait remarquer que la nervosité se manifeste de plusieurs manières, et plus précisément par le fait que les gens, à notre époque, ne savent souvent pas bien comment parvenir à faire ce qu'ils désirent vraiment, ou ce qu'ils devraient désirer. Ils redoutent après coup d'achever ce qu'ils ont entrepris, et ne parviennent à rien de bon. Ce fait, que nous pouvons concevoir comme une certaine faiblesse de la volonté, provient avant tout d'une maîtrise insuffisante du moi sur le corps astral. C'est toujours le cas lorsque la faiblesse de la volonté en arrive au point que les gens veulent à la fois quelque chose et ensuite ne le veulent pas, ou tout au moins,

n'arrivent pas réellement à exécuter ce qu'ils veulent. Beaucoup d'entre eux ne parviennent jamais à vouloir sérieusement ce qu'ils «veulent vouloir».

Or, il y a un moyen simple de fortifier la volonté dans la vie courante, c'est le suivant: réprimer les désirs qui se manifestent indéniablement, ne point les réaliser, du moins lorsque cela est parfaitement possible et ne nuit à personne. Si l'on examine sa propre vie, on trouvera du matin au soir d'innombrables désirs que l'on pourrait fort bien réaliser sans aucun scrupule, mais on en trouvera aussi une quantité que l'on peut renoncer à satisfaire sans causer de mal à autrui et sans manquer à son devoir; désirs dont la satisfaction nous ferait un certain plaisir, mais qui peuvent aussi bien rester inassouvis. Si l'on entreprend méthodiquement de rechercher en soi de tels désirs et de se dire: «Non, la satisfaction d'un tel désir n'est pas immédiatement indispensable», donc si on le réprime systématiquement, il en résulte chaque fois, et pour toute espèce de désir, un afflux de volonté qui fortifiera l'empire du Moi sur le corps astral. Bien entendu, il ne faut pas pratiquer cela sans discernement; le renoncement ne doit causer aucun tort, et la réalisation ne devrait apporter rien de plus qu'un sentiment de bien-être, de la joie, du plaisir. En nous soumettant à une telle discipline dans notre vie d'adulte, nous pourrons combler plus d'une lacune que

néglige de diverses manières l'éducation actuelle.

Sans doute, il est vraiment difficile d'avoir une influence pédagogique dans ce domaine. Car il faut aussi bien considérer que si, étant éducateur, on est à même de réaliser un désir quelconque de son élève, enfant ou adolescent, et qu'on le lui refuse, on ne fera pas que réprimer le désir, mais on provoquera également une sorte d'antipathie. Cela peut être mauvais du point de vue pédagogique. De sorte que l'on pourrait dire: «Il semble bien problématique d'introduire dans les principes éducatifs la répression des désirs des élèves». On se trouve pour ainsi dire devant un écueil. Si un père veut éduquer son enfant en lui disant le plus souvent possible, par exemple: «Non, Charles, tu n'auras pas cela», il provoquera bien davantage l'aversion du garçon que le bénéfice moral qu'il peut attendre de la répression du désir. Alors que faire? pourra-t-on se demander; l'on ne peut donc rien envisager de pareil?

Il y a pourtant un moyen très simple de le faire: c'est d'imposer le renoncement non à l'élève, mais à soi-même, de manière que l'élève soit bien assuré que l'on se refuse telle ou telle chose. Or, dans les sept premières années de la vie, mais aussi plus tard à l'instar d'une résonance, règne un puissant instinct d'imitation. Et nous verrons que si, en présence de ceux que nous devons éduquer, nous nous refu-

sons ostensiblement quelque chose, ils nous imitent et trouvent que cela mérite bien un effort. Nous aurons de cette manière obtenu quelque chose de fort important. Ainsi nous voyons à quel point nos pensées doivent être guidées, et dirigées comme il convient par ce que peut devenir pour nous la Science spirituelle; elle ne sera plus seulement théorie, mais deviendra sagesse vivante, elle nous portera et nous conduira dans la vie.

Il y a un moyen très important de fortifier la domination de notre Moi sur le corps astral. On peut l'apprendre par les deux conférences publiques que j'ai faites ici-même. En effet, ces conférences avaient la particularité de traiter de ce que l'on peut dire pour et contre une question quelconque. Si vous examinez comment les gens se comportent psychologiquement dans la vie, vous verrez qu'ils s'en tiennent presque toujours, en pensée et en action, au «pour» ou bien au «contre». Cela est courant. Mais dans la vie, il n'y a pas un seul sujet dont on ne puisse dire le pour et le contre. Il en est ainsi pour tout, et il est bon de nous habituer à ne point considérer seulement l'un *ou* l'autre, mais bien l'un *et* l'autre. Même pour ce que nous faisons, il est bon que nous acquérions une idée claire des raisons pour lesquelles nous préférons, dans certaines circonstances, nous abstenir ou agir, et que nous nous rendions compte qu'il y a des motifs contraires dans les deux cas.

Sur bien des points, la vanité s'oppose à ce que nous mettions en lumière les motifs contraires à notre devoir, car les gens n'aimeraient que trop être tous de braves gens. Il est si facile de se décerner la qualité de brave homme, si l'on peut se dire que l'on fait uniquement ce qui est digne d'approbation. Et il est fort désagréable d'être convaincu que l'on peut faire bien des objections à presque tous nos actes. En réalité – et je le dis parce que c'est extrêmement important – nous ne sommes pas du tout aussi bons que nous le pensons. Ce truisme n'a guère de portée; il ne peut en avoir une que si, à propos de chaque action, et bien qu'on l'accomplisse précisément parce que la vie l'exige, on se représente ce qui pourrait nous amener à nous en abstenir. Ce que l'on acquiert ainsi, vous pouvez vous le représenter simplement en votre âme de la manière suivante: vous avez certainement rencontré des gens dont la volonté est si faible qu'ils préféreraient ne rien décider du tout par eux-mêmes, mais aimeraient que quelqu'un d'autre prenne la décision pour eux, et qu'ils n'aient qu'à l'exécuter. Ils se déchargent, pour ainsi dire, de leur responsabilité, et demandent de préférence ce qu'ils doivent faire plutôt que de trouver eux-mêmes les motifs de tel ou tel de leurs actes. Je ne cite pas ce cas pour lui donner une importance particulière, mais pour en tirer autre chose. Prenons donc un homme qui aime questionner les autres – ce que j'ai dit pourra

susciter la contradiction, et aussi l'approbation; on ne peut presque rien exprimer sur la vie sans être contredit d'une certaine manière. Prenons, dis-je, le cas d'un questionneur. Il a devant lui deux personnes qui lui donnent leur avis sur le même sujet. L'une lui dit: «Fais cela» et l'autre: «N'en fais rien». Nous verrons que l'un des conseillers l'emportera sur l'autre. Ce sera celui dont l'influence volontaire est la plus forte. En présence de quel phénomène nous trouvons-nous vraiment? Quelque insignifiant qu'il paraisse, c'est un phénomène de la plus haute importance. Si je suis en présence de deux personnes dont l'une dit «oui» et l'autre «non», et si j'agis selon le «oui», la volonté de la première continue d'agir en moi, sa volonté a prévalu au point de me donner la force d'agir. Elle l'a emporté en moi-même sur celle d'une autre personne, donc la force d'autrui a eu la victoire en moi. Pensez à ceci maintenant: Si je ne suis plus en présence de deux personnes d'avis contraire, mais tout seul; si je me représente en mon for intérieur le pour et le contre et m'en donne les motifs; si, sans l'intervention de personne, je décide et agis de moi-même parce que j'ai pris parti pour le «oui», cela aura développé une grande force, mais cette fois-ci en moi-même. L'emprise qu'une autre personne avait précédemment exercée sur moi, je l'ai remplacée par une force que j'ai développée en mon âme. Ainsi, lorsqu'on se trouve intérieurement

en présence d'un choix, on fait triompher une force d'une faiblesse. Et c'est extrêmement important, car cela fortifie considérablement la domination du moi sur le corps astral.

Il ne faut point considérer comme une gêne le fait de peser sérieusement le pour et le contre dans les cas où c'est possible; et l'on verra que l'on aura fait beaucoup pour fortifier sa volonté en s'efforçant de procéder comme je l'ai indiqué.

Mais il y a aussi le revers de la médaille, ce qui peut entraîner non le renforcement, mais l'affaiblissement de la volonté. C'est le cas lorsque, après avoir apprécié les motifs du pour et du contre, on n'agit pas du tout et que, par négligence, on ne cède ni à l'un ni à l'autre. En apparence, on aura alors cédé au «non», mais en réalité on n'aura cédé qu'à la paresse. Il s'ensuit que l'on fera bien de tenir compte du conseil de la Science spirituelle, pour autant que l'on n'entreprendra pas de tels débats en état de fatigue, lorsqu'on ne sera pas, de quelque manière que ce soit, épuisé, mais lorsqu'on se sentira fort et que l'on pourra se dire: «Tu n'es pas fatigué, tu peux vraiment choisir en ton âme entre le pour et le contre». Il faut donc se surveiller, afin de n'exercer cette méthode sur son âme qu'au bon moment.

De plus, une des démarches de l'esprit qui fortifie éminemment la prépondérance du moi sur le corps astral consiste à écarter de notre âme tout ce qui, à certains égards, dresse une

opposition entre nous et le reste du monde, entre nous et notre entourage: par conséquent, l'anthroposophe devrait se faire un devoir de s'interdire toute critique quelque peu injustifiée. Si la critique est objective, ce serait naturellement une faiblesse de faire passer pour bon ce qui est mauvais, pour des motifs tirés uniquement de la Science spirituelle. Ce n'est point là ce qu'il faut faire. Non, il nous faut apprendre à distinguer ce que nous critiquons sans parti pris de ce que nous trouvons blâmable parce que c'est gênant pour notre propre personne. Plus nous pouvons nous accoutumer à porter sur notre prochain un jugement indépendant de son attitude à notre égard, plus nous augmentons la prépondérance de notre Moi sur notre corps astral. Il est même bon de renoncer volontairement à se délecter de ses qualités en se disant: «Tu es un homme de bien, tu ne critiques pas ton prochain»; mais d'y renoncer pour nous fortifier, et ne point trouver une chose mauvaise pour la seule raison qu'elle nous est désagréable; lorsqu'il s'agit d'opinions sur des personnes, réservons de préférence notre jugement aux questions dans lesquelles nous ne sommes pas en cause. On verra bientôt que, si ce principe paraît facile en théorie, son application est extrêmement difficile. A l'égard, par exemple, d'un homme qui nous a menti, il est bon que nous réprimions l'antipathie que nous inspire ce mensonge. Il ne s'agit pas d'aller répéter à d'autres

ce qu'il a raconté, mais bien de réprimer notre sentiment d'antipathie. Pour nous faire une opinion de l'homme en question, nous pouvons fort bien mettre à profit les remarques qu'il nous est possible de faire, tel ou tel jour, sur lui, sur la manière dont concordent ses actes. Si, sur un même sujet, il dit un jour blanc et une autre fois noir, il nous suffira de le comparer, pour ainsi dire, à lui-même, et nous disposerons, pour le juger, d'une tout autre base que si nous mettions l'accent sur son comportement envers nous. Il est important de laisser parler les faits par eux-mêmes, de comprendre les gens tels qu'ils se montrent dans leur façon d'agir; non de les juger sur des actes isolés, mais sur l'ensemble de leurs actes. Même chez un être que l'on tient pour un franc coquin, et dont on dit: «Celui-là n'agit jamais qu'en fripon», on trouvera bien des éléments qui ne s'accordent point avec ses actes, qui sont même en contradiction avec ses actes. Pour se représenter en son âme la conduite d'un homme, surtout lorsqu'il s'agit de porter un jugement sur lui, il ne faut nullement avoir en vue uniquement ce qu'il est à nos yeux. Et il est bon, pour le renforcement de notre Moi, de réfléchir au fait que nous pourrions négliger la plupart, en tout cas les neuf dixièmes de nos jugements. Un jugement sur dix porté sur le monde, mais un jugement intimement ressenti, voilà qui est largement suffisant pour la vie. Cette vie ne subira aucun préjudice, même en ce qui nous concerne,

du fait que nous nous refuserons à porter les neuf autres, ce que nous nous permettons très fréquemment.

Aujourd'hui, je vous ai exposé des choses apparemment de peu d'importance; mais nous devons aussi nous donner de temps en temps pour tâche d'examiner de telles bagatelles. Car c'est justement ainsi que l'on peut montrer combien une petite cause peut avoir de grands effets; et comment nous devons prendre la vie d'une tout autre façon qu'à l'ordinaire, si nous voulons acquérir une formation saine et vigoureuse.

Tout de même, si quelqu'un est malade, il ne convient pas toujours de dire: «Eh bien! Envoyons-le à la pharmacie, il y trouvera ce qu'il lui faut». Ce qui conviendrait, ce serait d'organiser toute la vie de manière que les hommes soient moins frappés par les maladies, ou par des maladies moins accablantes. Elles le seront moins si, par ses petits moyens, l'homme renforce l'influence du Moi sur le corps astral, celle du corps astral sur le corps éthérique et celle du corps éthérique sur le corps physique. Education de soi et action sur l'éducation en général, telles peuvent être précisément les conséquences de notre profonde conviction anthroposophique.

TEMPÉRAMENTS

Munich, 9 janvier 1908
Karlsruhe, 19 janvier 1909
Berlin, 4 mars 1909

Pour maîtriser la vie, il faut surprendre
ses mystères, voilés par la nature physique.

Dans tous les milieux de la vie spirituelle de l'humanité, il a souvent été répété avec raison que, dans la vie physique terrestre, c'est l'être humain lui-même qui en constitue la plus grande énigme. Il n'est donc pas étonnant qu'une grande part de notre activité scientifique, de nos réflexions et de nos pensées soient consacrées à résoudre l'énigme humaine, à connaître l'essence de la nature humaine.

Les sciences naturelles aussi bien que la science spirituelle essaient de déchiffrer la grande énigme contenue dans le mot «Homme», mais en investigant de côtés différents. Au fond, la recherche poussée du naturaliste tente d'atteindre son but final en faisant un tableau de divers processus de la nature afin d'en comprendre les lois. Et toute science spirituelle recherche les sources de l'existence afin de comprendre, de déchiffrer l'essence et la destinée de l'être humain.

Si l'on admet que, d'une façon générale, la plus grande énigme pour l'homme est l'homme lui-même, on voit que dans la vie cet axiome

peut être approfondi en remarquant ce que chacun de nous éprouve en rencontrant une autre personne; au fond, chaque personne est une énigme pour elle-même autant que pour une autre, en raison de la particularité de sa nature et de son entité. D'ordinaire quand on parle de l'énigme humaine, on vise l'être humain en général, sans faire de distinction entre un individu et un autre. Assurément, beaucoup de problèmes surgissent, même si l'on n'essaie que de comprendre l'essence des êtres humains en général. Mais aujourd'hui, au lieu de nous occuper des énigmes générales de l'existence, nous aborderons celle qui n'est pas moins importante dans la vie et à laquelle nous sommes confrontés chaque fois que nous rencontrons une autre personne. Nos semblables sont dans leur être intérieur individuel le plus intime, d'une diversité combien infinie.

Si nous embrassons la vie de l'homme, nous devrons bien tenir compte de l'énigme de l'individu, car, dans notre vie sociale, nos rapports d'homme à homme devraient dépendre non seulement de notre intelligence, mais de nos sentiments, de notre sensibilité. Dans chaque cas particulier, c'est ainsi que nous devrions faire face à l'énigme individuelle à laquelle nous sommes journellement si souvent confrontés, à laquelle nous avons si souvent affaire. Combien il est difficile de voir clairement les différents côtés de la nature des personnes que nous rencontrons! et combien de choses dépen-

dent de cette connaissance des personnes en rapport avec nous. Mais nous ne pouvons approcher que très lentement de l'énigme humaine individuelle, chaque personne relevant d'un cas particulier, car il faut franchir un large fossé, pour passer de ce que l'on appelle la nature humaine en général à ce qu'on affronte avec chaque être en particulier.

S'occuper de l'énigme individuelle humaine sera précisément une tâche particulière de la science spirituelle, de l'anthroposophie, comme nous avons pris l'habitude de l'appeler. Celle-ci doit être une connaissance qui se répand directement dans notre vie journalière immédiate, dans tous nos sentiments et toutes nos sensations, au lieu de se borner à nous apprendre ce qu'est l'être humain en général. De même que nos impressions et nos sentiments prennent leur plus bel épanouissement dans notre comportement envers notre prochain, de même la connaissance tirée de la science spirituelle montrera justement ses fruits dans la compréhension de notre prochain grâce à elle.

Quand dans la vie une personne se présente à nos yeux, du point de vue anthroposophique, nous ne devons jamais oublier que ce que nous percevons extérieurement de la personne n'est qu'une partie, un élément de l'être humain. Une conception tirée de la réalité apparente de la personne prend pour l'être humain tout entier ce que nous tirons de la perception exté-

rieure et de la compréhension que nous en avons. L'anthroposophie par contre, nous apprend que l'être humain est extrêmement compliqué et souvent, ce n'est qu'en approfondissant cette complication de la nature humaine que l'on peut voir l'individu sous son vrai jour. L'antroposophie doit nous apprendre ce qu'est le noyau le plus intime de l'être humain, dont ce que nous voyons de nos yeux, ce que nous pouvons toucher du doigt n'est que l'expression extérieure, l'enveloppe extérieure. Une fois que nous serons à même de concevoir ce qu'est la partie spirituelle intérieure, nous pourrons alors espérer pouvoir comprendre la partie extérieure.

Nous verrons à ce sujet que la présence d'un fossé, entre ce que l'on appelle la nature humaine en général et ce à quoi nous sommes confrontés face à chaque individu, n'empêche pas de grands groupes humains d'avoir beaucoup de traits en commun. Ceux-ci comprennent les qualités de l'être humain qui font l'objet de notre étude d'aujourd'hui et que l'on appelle d'habitude le tempérament.

Il suffit de prononcer le mot de tempérament pour se rendre compte qu'il y a autant d'énigmes que de personnes. Parmi les types fondamentaux, les nuances fondamentales, on trouve une telle diversité, tant de différences entre les personnes, que l'on peut bien dire qu'au sein de ces humeurs, de ces dispositions fondamentales de l'être humain que l'on nomme

le tempérament, s'exprime la véritable énigme de l'existence.

La nuance fondamentale de l'être humain joue un rôle dès que les énigmes interviennent dans la pratique courante de la vie. Lorsqu'une personne nous fait face, nous sentons que quelque chose de ses humeurs, de ses dispositions fondamentales vient à nous. Il reste donc l'espoir que l'anthroposophie peut nous donner les renseignements nécessaires sur la nature des tempéraments. En effet, s'il faut admettre que les tempéraments surgissent de l'être intérieur, ils ne s'en expriment pas moins dans toute l'apparence extérieure de la personne. Néanmoins l'énigme humaine ne peut être déchiffrée par une considération de la nature prise extérieurement. On ne peut approcher de la teinte caractéristique de l'être humain qu'en connaissant ce que la science spirituelle nous apprend à son sujet.

S'il est vrai que chaque personne se montre à nous avec son tempérament propre, néanmoins nous pouvons distinguer certains groupes de tempéraments. Nous parlons principalement de quatre tempéraments humains: du tempérament sanguin (nerveux), du colérique, du flegmatique et du mélancolique. En fait les tempéraments sont mêlés de manières infinies chez les individus, si bien que nous pouvons seulement dire que tel ou tel tempérament prédomine, dans un trait ou dans l'autre d'une personne. La classification des quatre tempéra-

ments n'est donc pas tout à fait exacte dans son application aux personnes individuelles, mais d'une façon générale, nous pourrons quand même diviser les êtres humains en quatre groupes, selon leurs tempéraments.

Déjà le fait que le tempérament présente, d'une part par une tendance individuelle, quelque chose qui nous rend différents les uns des autres, et, d'autre part, quelque chose qui nous réunit en groupes, nous montre que le tempérament doit être en rapport et avec le noyau intime de l'être humain et avec la nature humaine en général. C'est donc quelque chose qui révèle deux voies. Si nous voulons éclaircir ce mystère nous devrons donc nous poser ces deux questions: jusqu'à quel point le tempérament indique-t-il ce qui fait partie de la nature humaine en général? Que révèle-t-il du noyau intime, de l'être intérieur véritable de l'homme?

Naturellement, lorsque nous nous posons ces questions, la science spirituelle semble appelée à nous en donner les réponses, puisqu'elle doit nous conduire au noyau intime de l'être humain.

Tel que nous le rencontrons sur terre, l'être humain nous apparaît d'une part comme noyé dans une universalité et d'autre part comme entité indépendante. Du point de vue de la science spirituelle, il se trouve dans deux courants vitaux qui se rencontrent lorsqu'il entre dans l'existence terrestre. Là nous sommes au centre des considérations que l'anthroposophie

fait sur la nature humaine. Elles nous apprennent que nous avons d'abord dans l'être humain ce qui l'insère à son ascendance. Un des courants remonte de l'individu à ses parents, à ses grands-parents, à ses aïeux plus lointains. Il montre les qualités qu'il a héritées de son père, de sa mère, de ses grands-parents et de ses aïeux de plus en plus lointains. A son tour, il transmet ces attributs à ses descendants. Dans la vie aussi bien que dans la science, nous appelons attributs et caractéristiques héréditaires ce qui se déverse dans l'individu, venant de ses ancêtres.

Chaque homme se situe ainsi dans ce qu'on peut appeler une lignée généalogique, il est connu que l'homme porte profondément en lui des qualités qui lui viennent certainement par l'hérédité. Nous pouvons nous expliquer bien des choses d'une personne, quand nous connaissons pour ainsi dire ses ascendants. Goethe, qui avait une grande connaissance de l'âme humaine, eut des paroles combien profondes au sujet de lui-même:

De mon père j'ai la stature
Le sens sérieux de la vie;
La gaîté de ma petite mère
Et le goût à fabuler.

Là nous voyons que pour indiquer les qualités transmises par hérédité, Goethe, grand connaisseur de l'être humain, se vit obligé d'y faire figurer même des qualités morales. Tout ce que

nous voyons ainsi, comme hérité des ancêtres par leurs descendants, nous explique la personne individuelle sous un certain rapport, mais seulement sous un certain rapport. En effet ce qu'il a hérité de ses pères ne nous donne qu'un côté de l'être humain.

Bien entendu, la conception matérialiste actuelle voudrait aller chercher dans l'ascendance tout ce que l'on peut imaginer dans l'être humain, même son entité spirituelle, ses qualités spirituelles. Elle ne se fatigue pas de répéter que même les qualités géniales d'une personne peuvent s'expliquer par des traces, des indices trouvés chez l'un ou l'autre ancêtre. On voudrait pour ainsi dire faire la récapitulation de l'être humain à partir de ce qui se trouve disséminé parmi les ancêtres.

Mais quiconque a fait une étude plus poussée de la nature humaine devra bien se rendre à l'évidence: en outre des caractéristiques acquises par l'hérédité, dans chaque être humain, il y a quelque chose que nous ne pouvons qualifier que comme étant le propre originel de l'être humain. Une étude plus approfondie ne nous permettrait pas de dire que cela provienne de tel ou tel ancêtre. C'est ici qu'intervient la science spirituelle pour nous dire à ce sujet ce qu'elle a à dire. Aujourd'hui nous n'arriverons qu'à esquisser les données sur ce sujet.

Voici ce qu'elle nous apprend. Sans contredit l'être humain est inséré dans tout ce que nous appelons le courant de l'hérédité, le courant

des attributs hérités. Mais en outre il y a dans l'être humain le noyau spirituel intérieur. C'est à lui, à ce que l'être humain apporte du monde spirituel, que s'unit ce que son père, sa mère et ses ancêtres peuvent lui donner.

A ce qui s'écoule dans le courant des générations s'unit quelque chose d'autre qui ne provient pas des ancêtres immédiats, des parents, ni des aïeux, mais qui provient de domaines complètement différents, quelque chose qui passe d'une existence à l'autre. D'une part, disons-nous, l'être humain hérite ceci ou cela de ses aïeux. Mais si nous observons un homme se développant dès l'enfance, nous voyons se développer, du noyau de sa nature, ce qu'elle n'aurait jamais pu hériter de ses aïeux, mais qui est le fruit d'existences précédentes.

Lorsque nous pénétrons dans les profondeurs de l'âme d'une personne, nous ne pouvons nous expliquer ce que nous y voyons que si nous connaissons une importante loi générale qui, au fond, n'est que la conséquence d'un grand nombre de lois de la nature. C'est la loi de la répétition des vies terrestres, dont on se moque tant aujourd'hui. Cette loi de la réincarnation, de la succession des existences, n'est elle-même qu'un cas particulier d'une loi cosmique générale.

Cela ne nous semble pas si paradoxal si nous y réfléchissons. Regardons attentivement un minéral inerte, un cristal de roche. Il a une forme régulière. S'il est détruit, il ne laisse rien

de sa forme qui puisse être transféré à d'autres cristaux de roche. Le nouveau cristal ne reçoit rien de sa forme.

Si nous élevons notre pensée du règne minéral au règne végétal, nous nous rendons compte qu'une plante ne peut pas naître selon la même loi que le cristal de roche. Une plante ne peut naître que dérivant d'une plante parente. Ici la forme se conserve et se transmet à l'autre être.

En nous élevant au règne animal, nous constatons le développement de l'espèce. Nous voyons que le 19e siècle a même considéré sa découverte du développement de l'espèce comme son plus grand succès. Nous voyons non seulement une forme dériver d'une autre, mais en outre, dans le corps de sa mère chaque animal récapitule les formes précédentes, passe par les formes évolutives plus primitives de ses ancêtres. Chez les animaux, nous trouvons une gradation de l'espèce.

Chez l'homme, nous avons non seulement une évolution de l'espèce, un développement du genre, mais encore un développement de l'individualité. Ce qu'un être humain acquiert au cours de sa vie par l'éducation et l'expérience ne se perd pas plus que la succession ancestrale des animaux.

Il viendra une époque où l'on fera remonter le noyau de l'être humain à une existence antérieure. On reconnaîtra que l'être humain est le fruit d'une existence précédente. Cette loi aura

une existence propre à ce monde: il en ira pour elle comme pour les autres. L'opposition que cet enseignement doit combattre sera vaincue, comme fut renversée l'opinion des savants des siècles précédents, que ce qui est vivant puisse naître de ce qui est mort. Jusque dans le cours du 17e siècle, les savants et les ignorants n'avaient aucun doute; non seulement les animaux inférieurs peuvent se développer à partir de choses ordinaires, sans vie, mais des vers de terre et même des poissons pouvaient naître de la vase ordinaire des rivières.

Le premier à soutenir avec vigueur la thèse que ce qui est vivant ne peut provenir que de ce qui est vivant fut le grand naturaliste italien Redi (1627–1697) qui démontra que le vivant ne peut remonter qu'à ce qui est vivant. Cette loi est avant-coureuse d'une autre loi qui est: le psycho-spirituel remonte au psycho-spirituel. Redi fut attaqué à cause de cette doctrine, et il n'échappera qu'avec peine au sort de Giordano Bruno (1548–1600).

Aujourd'hui il n'est plus de mode d'envoyer les gens au bûcher. Néanmoins, si quelqu'un avance aujourd'hui une vérité nouvelle, par exemple que le psycho-spirituel remonte à ce qui est psycho-spirituel, on ne le brûlera pas précisément, mais on le tiendra pour fou. Une époque viendra où l'on trouvera absurde de croire que l'être humain ne vit qu'une fois, qu'il n'existe pas quelque chose de permanent qui s'unit aux attributs hérités.

La science spirituelle nous indique comment ce qui nous est donné par l'hérédité conflue avec notre nature propre. Celle-ci constitue un deuxième courant dans lequel l'être humain est placé et dont la civilisation actuelle ne veut rien savoir. L'anthroposophie nous met face au fait important de ce que l'on appelle réincorporation, la réincarnation et le karma. Elle nous enseigne que nous devons considérer le noyau intime de l'être humain comme étant ce qui descend du monde spirituel et s'unit à ce qui est donné par l'hérédité, s'unit à ce que le père et la mère peuvent donner à l'être humain. Pour la science spirituelle, ce qui provient de l'hérédité enrobe le noyau de l'être, l'enveloppe extérieure.

Ainsi pour la forme, la stature visible, etc. de l'homme physique, pour les attributs qui se rapportent à son être extérieur, nous devons remonter à son père, à sa mère à ses ancêtres. De même, pour comprendre l'être intime de l'individu, nous devons remonter à quelque chose de complètement différent, à une vie précédente de celui-ci. Il nous faudra peut-être remonter extrêmement loin, au-delà de toute hérédité, pour trouver le noyau de l'être spirituel de la personne, qui existait déjà des milliers d'années, qui est entré continuellement dans l'existence, a revécu continuellement au cours des millénaires, et s'est uni à ce que son père et sa mère pouvaient lui donner dans l'existence actuelle.

Lorsqu'il entre dans la vie physique, chaque être humain a donc déjà une série de vies derrière lui, et cela n'a rien à voir avec l'hérédité. Nous aurions à remonter plus que des siècles pour découvrir quelle vie il a eue avant de passer par la porte de la mort. Après y être passé, il vit en d'autres formes d'existences, dans le monde spirituel. Puis, quand le moment est de nouveau venu pour lui de faire l'expérience d'une vie dans le monde physique, il cherche alors ses parents. Ainsi, pour nous expliquer la partie psycho-spirituelle qui apparaît en lui, nous devons remonter à son esprit et à ses incarnations précédentes, à ce qu'il a acquis à cette époque.

Nous devons considérer ce qu'il en a apporté, la manière dont il a vécu, comme les causes des talents, dispositions et aptitudes de tous genres qu'il possède dans sa nouvelle vie actuelle. Chaque être humain apporte de son existence précédente certaines des qualités de cette existence. Jusqu'à un certain point, chaque être humain rapporte certaines qualités avec sa destinée, suivant qu'il ait commis tel ou tel acte. Il fait naître la réaction des actes qu'il a commis, et ainsi il se sent entouré de vie nouvelle. Ainsi, de ses incarnations précédentes, il se rapporte le noyau intime de son être et l'enrobe de ce qui lui est donné par l'hérédité.

Cela est très important et devrait être dit à tout prix. Car notre époque est peu disposée à reconnaître ce noyau intime de l'être et à voir

dans la doctrine de la réincarnation autre chose qu'une idée fantastique. On la considère aujourd'hui comme manquant de logique, et nous entendrons toujours des personnes à la pensée matérialiste faire objection que tout ce qui est dans l'être humain, provient de l'hérédité. Il suffit de remonter aux ancêtres, disent-elles, et vous verrez que tel et tel traits, telle et telle qualités existaient déjà chez tel et tel ancêtres, et que nous pouvons expliquer tous les traits et toutes les qualités, en en suivant la trace parmi les ancêtres.

La science spirituelle peut aussi donner une indication et l'a déjà fait. Par exemple, dans les familles musiciennes le talent musical est hérité, et ainsi de suite. Tout cela est censé confirmer la doctrine de l'hérédité. On énonce cette doctrine en disant carrément que le génie se montre rarement à la tête d'une lignée, il apparaît à sa fin. Cela est censé prouver que le génie est hérité. On part de l'idée; telle personne a un talent déterminé, elle est un génie. Alors on se met à la recherche de ce talent dans le passé, chez ses ancêtres. On trouve chez un ancêtre quelconque des traces du même talent. On choisit par-ci par-là, au hasard; chez l'un on trouve telle qualité, chez un autre telle autre, et ainsi de suite. On dit alors que, finalement, elles ont conflué dans le génie né au bout de la lignée, et on en conclut que le génie est hérité.

Pour quiconque a la pensée directe et logique, cela pourrait même prouver le contraire. Que

prouve-t-on par le fait que les qualités du génie pouvaient être retrouvées chez ses ancêtres? Uniquement que le noyau de l'être humain peut se manifester à raison (proportion) de l'instrument du corps. Cela ne prouve rien de plus qu'un homme tombé à l'eau en ressortira mouillé. En fait ce n'est pas plus intelligent que d'attirer spécialement l'attention sur le fait qu'un homme tombé à l'eau en ressort mouillé. Il est tout naturel qu'il reçoive l'élément dans lequel il est engagé.

Alors il devrait être assez évident que les qualités ancestrales sont descendues à travers la lignée, et finalement données par le père et la mère à l'être humain proprement dit, celui qui est descendu du monde spirituel. L'être humain se vêt des enveloppes qui lui ont été léguées par ses ancêtres.

Mais ces preuves alléguées pour l'hérédité pourraient bien plus être prises comme preuves du contraire. Car, si le génie pouvait être hérité, il devrait apparaître à la tête de la lignée, et non à sa fin. Si l'on pouvait nous montrer un génie dont les fils ou les petits-fils héritèrent les qualités géniales, on pourrait démontrer ainsi que le génie s'hérite, mais ce n'est pas du tout ce que l'on constate. C'est par une logique boiteuse que l'on tente de faire remonter les qualités spirituelles d'une personne à la série de ses ancêtres. Nous devons dépister les qualités spirituelles dans ce que la personne a apporté de ses incarnations précédentes.

Si nous examinons maintenant un des courants, celui qui vit dans la ligne d'hérédité, nous trouvons là que la personne est entraînée dans un courant d'existence qui lui procure certaines qualités. Nous voyons la personne dotée des qualités de sa famille, de son peuple, de sa race. Les différents enfants d'un couple ont ces sortes de qualités.

Si nous pensons à la véritable nature individuelle d'une personne, nous devons dire que le noyau psycho-spirituel naît au sein d'une famille, d'un peuple, d'une race; il se vêt de ce que lui ont donné ses aïeux, mais il apporte lui-même ses qualités purement individuelles. Alors nous devons nous demander: comment s'établit l'harmonie entre un noyau d'être humain qui s'est approprié telle ou telle autre qualité, il y a peut-être des centaines d'années, et l'enveloppe extérieure qu'il devra revêtir, qui est porteuse des qualités de la famille, du peuple, de la race et ainsi de suite? L'harmonie y est-elle possible? Ce qui est apporté n'est-il pas éminemment individuel, et cela n'est-il pas incompatible avec ce qui est hérité? C'est la grande question qui se pose. Comment ce qui émane de mondes totalement différents, qui doit se chercher un père et une mère, peut-il s'unir au corps physique? Comment peut-il revêtir les caractéristiques corporelles qui placent la personne dans la ligne d'hérédité?

Nous voyons donc le confluent de deux courants dans la personne que nous rencontrons

dans le monde. D'une part, nous voyons en elle ce qu'elle a hérité de sa famille et d'autre part ce qui s'est développé à partir de l'être humain intime, c'est-à-dire un certain nombre de talents, qualités, dispositions intérieures et destin extérieur. Un équilibre doit s'établir. Ces deux courants confluent. Chaque être humain est composé de ces deux courants.

Ainsi nous voyons que l'être humain doit s'adapter d'une part à son être le plus intime, et d'autre part à ce qui lui est fourni par la ligne ancestrale. Nous voyons comme chaque personne a sa physionomie fortement marquée par ses ancêtres; nous pourrions pour ainsi dire composer la personne à partir de la ligne ancestrale.

Ainsi le noyau de l'être humain n'a rien à voir, au fond, avec ce qui s'hérite, et doit seulement s'adapter à ce qui lui est le mieux approprié! Il est donc compréhensible que ce qui a vécu depuis des centaines d'années dans un monde totalement différent, puis est retransporté dans un autre monde ait besoin d'une certaine entremise. Le noyau de l'être humain doit trouver ici-bas quelque chose qui lui soit apparenté. Il doit y avoir un intermédiaire, un lien entre l'individu proprement dit et l'humanité en général dans laquelle il naît au travers de la famille, du peuple et de la race.

Entre ces deux composantes, ce que nous, nous apportons d'une vie antérieure et ce que la famille, les ancêtres et la race impriment en

nous, il y a un intermédiaire. C'est quelque chose qui est doté de caractéristiques plutôt générales et en même temps capable d'être individualisé. Ce qui se place entre la ligne d'hérédité et la ligne qui représente notre individualité s'exprime par le mot de tempérament.

Tel qu'il se montre à nous, le tempérament d'une personne est, sous un certain rapport, comme la physionomie de son individualité la plus intime. Cela nous permet de comprendre qu'au moyen des propriétés du tempérament l'individualité colore les caractéristiques héritées à travers la série des générations. Le tempérament se tient à mi-chemin entre ce que nous apportons individuellement et ce qui descend de la ligne d'hérédité. Lorsque les deux courants confluent, l'un colore l'autre. Ils se colorent mutuellement: de même que la couleur bleue et la couleur jaune se mélangent pour former le vert, de même les deux courants s'unissent dans la personne, dans ce que l'on appelle le tempérament. Le lien entre toutes les qualités intérieures, que la personne apporte de ses incarnations précédentes et ce qui vient de l'hérédité, est du domaine du concept du tempérament. Celui-ci se place entre les propriétés héritées et ce qu'elle a absorbé dans son être intérieur, son noyau.

C'est comme si, en descendant sur terre, ce noyau s'entourait d'une nuance spirituelle de ce qui l'attend ici-bas. Ce noyau vital se colore selon ce dans quoi il va naître, et selon une

qualité qu'il apporte au point voulu pour mieux le préparer à l'enveloppe humaine. Le psychisme de la personne et les caractéristiques naturelles héritées rayonnent ici. Entre les deux se place le tempérament, entre ce qui relie la personne à sa ligne ancestrale et ce qu'elle apporte de ses incarnations antérieures. Le tempérament établit l'équilibre entre ce qui est éternel et ce qui est éphémère.

Cet équilibre se fait grâce aux rapports nettement définis qui existent entre les différents corps de l'être humain, dont nous avons pris connaissance. Pour le comprendre dans son détail, nous devrons examiner la nature humaine dans son ensemble, à la lumière de l'anthroposophie. Seule l'anthroposophie peut résoudre le mystère des tempéraments humains.

Nous savons que l'être humain que nous rencontrons dans la vie, dans lequel ces deux courants sont confondus, est un être quadruple. Considérant l'être humain dans son ensemble, nous pouvons dire qu'il consiste d'un corps physique, d'un corps éthérique ou corps de forces formatrices, d'un corps astral et d'un Moi.

Selon l'anthroposophie, il y a en premier lieu la partie de l'être humain que les sens extérieurs peuvent percevoir, la seule que la pensée matérialiste reconnaît, qui n'est qu'un des corps de l'être humain, le corps physique, que l'être humain a en commun avec le monde minéral. En anthroposophie, nous appellons corps phy-

sique la partie sujette aux lois physiques. Nous l'avons en commun avec toute la nature environnante extérieure, la somme des lois chimiques et physiques.

En outre, nous reconnaissons des corps supérieurs supra-sensibles de la nature humaine, qui sont aussi véritables et réels que le corps physique extérieur. Le premier corps supra-sensible incorporé à l'être humain est le corps éthérique, qui reste uni au corps physique durant toute la vie. Il ne s'en sépare qu'à la mort. Ce premier corps supra-sensible de la nature humaine, appelé corps éthérique ou corps vital en science spirituelle, pourrait aussi être appelé corps glandulaire; au contraire du corps physique, il n'est pas visible à nos yeux extérieurs, pas plus que les couleurs ne le sont pour l'aveugle-né. Mais il est bien présent, il existe réellement, il est perceptible par ce que Goethe appelle les yeux de l'esprit. Il est même plus réel que le corps physique extérieur, car il est le constructeur, le sculpteur du corps physique.

Pendant toute la période qui va de la naissance à la mort, ce corps éthérique lutte continuellement contre le dépérissement du corps physique. N'importe quel minéral de la nature, un cristal par exemple, est constitué de manière à subsister par lui-même, grâce aux forces de sa propre substance. Cela n'est plus vrai dans le cas du corps physique d'un être vivant. Là les forces physiques agissent de manière à détruire la forme de la vie. En, effet, nous pouvons

observer les forces physiques détruisant la forme de la vie, une fois la mort survenue. Pendant la vie, le corps éthérique lutte continuellement pour que cela ne se produise pas, pour que le corps physique ne soit pas soumis aux forces et aux lois physiques et chimiques.

Nous reconnaissons le troisième corps de l'être humain comme étant le porteur de tout ce qui est plaisir et peine, joie et douleur, instincts, passions, désirs. Il porte aussi toutes les sensations et représentations qui surgissent et disparaissent en nous, oui, jusqu'à toutes les représentations de ce que nous dépeignons comme idéals moraux, etc. Nous l'appelons le corps astral. Ne vous laissez pas rebuter par cette expression. On aurait pu aussi bien appeler ce corps, le corps nerveux. La science spirituelle y voit quelque chose de réel. En fait, pour elle, ce corps d'instincts et de désirs n'est pas un effet du corps physique, mais bien la cause de celui-ci; elle sait que ce corps psycho-spirituel s'est construit le corps physique.

Nous avons parlé ainsi de trois éléments de l'être humain. Nous reconnaissons comme l'élément le plus élevé, celui qui, sur la terre, le fait dominer tous les êtres, qui fait de lui le sommet de la création, le porteur du Moi humain, qui lui donne d'une façon mystérieuse mais manifeste, le pouvoir de la conscience de soi.

L'être humain a un corps physique en commun avec tout l'environnement visible; un corps éthérique en commun avec les plantes et les

animaux; et un corps astral en commun avec les animaux seulement. Mais il est le seul à posséder un quatrième élément, un Moi. C'est ce qui le fait dominer les autres créatures visibles. Nous désignons ce quatrième élément du nom de porteur du Moi, comme étant la partie de la nature humaine qui met l'être humain en mesure de se dire «Moi», de devenir indépendant.

Ce que nous voyons physiquement et qui peut être reconnu par l'intelligence liée aux sens physiques, n'est qu'une expression de ces quatre organismes de l'être humain. Ainsi le sang dans sa circulation, est l'expression du Moi, du véritable porteur du Moi. Ce «suc tout particulier» est l'expression du Moi. L'expression physique sensible du corps astral humain est, entre autres, le système nerveux par exemple. L'expression au moins partielle du corps éthérique est le système glandulaire, et le corps physique s'exprime par les organes des sens.

Ces quatre organismes nous apparaissent dans l'être humain. Lorsque nous étudions l'être humain dans son ensemble, nous pouvons donc dire que, dans son ensemble, l'être humain consiste en un corps physique, un corps éthérique, un corps astral et un Moi.

Le corps physique est d'abord ce que l'homme possède de manière visible aux yeux physiques; vu de l'extérieur, il porte clairement les marques de l'hérédité. Ce qui découle de l'hérédité forme aussi les caractéristiques qui vivent dans

le corps éthérique, qui lutte contre la désintégration du corps physique.

Puis nous passons au corps astral qui, par ses propriétés, se rattache beaucoup plus intimement au noyau de l'être humain. Si nous passons au noyau le plus intime de l'être humain, le Moi proprement dit, nous trouvons ce qui passe d'une incarnation à l'autre, qui apparaît comme un médiateur intérieur, rayonnant au dehors ses qualités essentielles.

Comme ils doivent s'unir, ils s'adaptent lors de l'entrée de l'être humain dans le monde physique. Tous ces quatre corps de la nature humaine: le Moi, le corps astral, le corps éthérique et le corps physique agissent l'un à travers l'autre de la manière la plus variée. Chaque membre influence toujours l'autre. C'est par cette action réciproque du corps astral et du Moi, du corps éthérique et du corps physique, par l'interpénétration des deux courants que les tempéraments apparaissent dans la nature humaine.

Il doit donc y avoir dans l'individualité de l'être humain quelque chose qui est indépendant de ce qui s'enchaîne à la ligne générale d'hérédité. Si l'être humain ne pouvait pas façonner ainsi son être intérieur, chaque descendant devrait être uniquement le produit de ses ancêtres. Ce qui s'immisce là, ce qui rend individuel, c'est le pouvoir du tempérament. C'est là que réside le mystère du tempérament.

Dans l'ensemble de la nature humaine, les

différents corps de l'être humain agissent l'un sur l'autre. Leurs rapports sont réciproques. Du fait que deux courants confluent dans l'être humain, lors de son entrée dans le monde physique, il résulte un véritable mélange de ses quatre membres. L'un d'eux prend, pour ainsi dire, l'ascendant sur les autres et leur imprime sa coloration.

L'homme se présente à nous avec un tempérament ou un autre selon celui de ses organismes qui se met particulièrement en évidence. La coloration caractéristique de la nature humaine, ce que nous appelons la coloration propre du tempérament, varie selon les forces, les différents moyens d'action, de celui-ci ou de celui-là prennent l'ascendant, l'emportent sur les autres. L'essence originelle et éternelle de l'être humain, ce qui passe d'incarnation à incarnation, organise sa vie dans chaque nouvelle incarnation, en établissant une certaine action réciproque des quatre éléments de la nature humaine; le Moi, le corps astral, le corps éthérique et le corps physique. La manière dont ces quatre corps coopèrent détermine le jeu de nuances de l'être humain auquel nous donnons le nom de tempérament.

Lorsque le noyau de l'être humain a teinté les corps physique et éthérique, ce qui en résulte agira sur chacun des autres corps. Les qualités que nous verrons dans une personne varieront selon que le noyau de l'être agit le plus fortement sur le corps physique ou que c'est

le corps physique qui agit le plus fortement. Selon sa nature la personne peut influencer un des quatre corps, et le tempérament résulte de sa réaction sur les autres. C'est cette particularité qui met le noyau de l'être humain, prêt à se réincarner, en état d'incorporer un surplus d'activité dans l'un ou l'autre de ses corps. Ainsi il peut donner à son Moi un certain surplus d'énergie. Ou bien, ayant fait certaines expériences au cours de ses vies précédentes, il peut en influencer ses autres corps.

Lorsque, par son destin, le Moi d'une personne est devenu si vigoureux que ses forces prédominent de loin la quadruple nature humaine, qu'il domine sur les autres corps, il en résulte un tempérament colérique. Mais s'il est particulièrement influencé par les forces du corps astral, nous attribuons à la personne un tempérament sanguin. Si le corps éthérique agit avec excès sur les autres corps et marque particulièrement la personne de sa nature, ce sera l'origine d'un tempérament flegmatique. Enfin, lorsque le corps physique, y compris ses lois, domine particulièrement la nature humaine, si bien que le noyau de l'être humain n'est pas capable de surmonter une certaine dureté du corps physique, c'est d'un tempérament mélancolique qu'il s'agit. C'est bien de la même manière dont s'entremêlent l'éternel et l'éphémère que s'instaure le rapport des corps entre eux.

Je vous ai déjà dit comment les quatre corps s'expriment extérieurement dans le corps phy-

sique. Ainsi nous avons une grande partie du corps physique, comme l'expression directe du principe physique vivant de l'homme. Le corps physique comme tel ne s'exprime que dans le corps physique. C'est pour cela que le corps physique est extérieurement le plus marquant chez le mélancolique.

Ainsi nous devons considérer le système glandulaire comme l'expression physique du corps éthérique. Le corps éthérique s'exprime physiquement dans le système glandulaire. Par conséquent le système glandulaire est le plus marquant dans le corps du flegmatique.

Nous devons voir dans le système nerveux, c'est-à-dire dans son élément actif, l'expression physique du corps astral. Le corps astral trouve son expression physique dans le système nerveux. Donc le système nerveux est le plus marquant dans le corps physique du sanguin.

Le sang qui circule dans le corps, la force de pulsation du sang est l'expression du Moi proprement dit. Le Moi s'exprime dans la circulation du sang, par la fonction prédominante du sang, spécialement par le sang ardent, véhément. Essayons d'examiner de plus près le rapport entre le Moi et les éléments du corps humain. Supposons que le Moi exerce une domination, ait un certain empire sur la vie des impressions et des représentations, sur le système nerveux. Supposons que chez une certaine personne tout émane de son Moi, qu'elle éprouve tout fortement parce que son Moi

est fort. Nous appellerons cette disposition un tempérament colérique. Ce que le Moi a caractérisé deviendra donc la particularité la plus marquante. L'appareil circulatoire sera donc prédominant chez le colérique.

Le tempérament colérique manifeste ses effets dans un sang aux fortes pulsions. La force élémentaire de l'homme est rendue visible par l'influence particulière qu'il exerce sur son sang. Chez celui dont le Moi spirituellement et le sang physiquement sont particulièrement actifs, nous voyons comment la force la plus intime maintient l'organisme vigoureusement en place. Nous voyons aussi comment vis-à-vis du monde extérieur la force du Moi tend à se faire valoir; c'est bien l'effet de ce Moi. Ainsi le colérique apparaît comme quelqu'un qui veut imposer son Moi en toutes circonstances. Toute l'agressivité du colérique, tout ce qui est en rapport avec la nature fortement volontaire du colérique est lié à la circulation du sang.

Si le corps astral d'une personne prédomine, l'expression physique s'en trouvera dans les fonctions du système nerveux, instrument du flux et du reflux des impressions sensorielles. Ce que le corps astral accomplit, est vie en pensées, vie en images. Aussi l'homme doté d'un tempérament sanguin sera enclin à vivre dans le flux et le reflux des impressions et des sentiments, dans les images de sa vie représentative.

Il faut bien comprendre le rapport du corps astral et du Moi. Le corps astral agit comme

intermédiaire entre le système nerveux et le système sanguin. On peut toucher du doigt la nature de ce rapport. Si le tempérament sanguin était seul présent, le système nerveux fonctionnerait seul, expression particulièrement prédominante du corps astral. La personne aurait alors une vie d'images et de représentations changeantes, un chaos d'images apparaîtrait et disparaîtrait. Elle serait vouée à flotter d'impression en impression, d'image à image, de représentation en représentation.

Quelque chose de cela apparaît lorsque le corps astral prédomine. Le sanguin d'une certaine façon est voué aux impressions, aux images évanescentes puisque chez lui le corps astral et le système nerveux prédominent. Il faut les forces du Moi pour empêcher que les images ne se poursuivent de façon fantastique. Ce n'est que parce qu'elles sont maîtrisées par le Moi que l'harmonie et l'ordre règnent. Si l'homme ne les maîtrisait pas au moyen de son Moi, elles fluctueraient en leur cours évanescent sans que l'on puisse remarquer que l'homme exerce un empire sur elles.

Dans le corps physique, c'est essentiellement le sang qui limite, pour ainsi dire, l'activité du système nerveux. La circulation du sang, le sang qui circule dans le corps humain sont ce qui met des entraves à ce qui s'exprime dans le système nerveux; c'est ce qui freine le flux et le reflux de la vie de sentiments et d'impressions, ce qui dompte la vie des nerfs. Cela nous

entraînerait trop loin d'entrer dans tous les détails des rapports entre le système nerveux et le sang, et de la manière dont le sang bride la vie des représentations.

Qu'arrive-t-il lorsque le dompteur est absent, chez une personne au sang pauvre, chlorotique? Lorsqu'une personne a le sang trop fluide, c'est-à-dire si son sang manque de globules rouges, elle est aisément sujette au flux et au reflux débridé de toutes sortes d'images fantastiques allant jusqu'à l'illusion et l'hallucination. Sans entrer dans une psychologie plus poussée, ce simple fait vous montrera que c'est le sang qui bride le système nerveux. Pour que l'être humain ne devienne pas l'esclave de son système nerveux, c'est-à-dire du flux et du reflux de ses impressions et de ses sentiments, l'équilibre est nécessaire entre son Moi et son corps astral et, sur le plan physiologique, entre son appareil circulatoire et son système nerveux.

Par contre, supposons que le corps astral ait une activité excessive, que le corps astral et son expression, le système nerveux, prédominent. Ils sont bien bridés par le sang, mais pas assez pour atteindre l'équilibre. La vie de la personne est alors caractérisée par un intérêt qui, éveillé sur un sujet, l'abandonne vite pour passer à un autre objet. Elle ne peut pas s'en tenir à une idée. Par conséquent, l'intérêt de cette personne est vite enflammé par tout ce qui lui apparaît dans le monde extérieur,

mais il n'est retenu par rien pour devenir durable.

Cet intérêt rapidement enflammé et le passage rapide d'un sujet à un autre sont l'expression d'un corps astral prédominant, d'un tempérament sanguin. Le sanguin ne peut pas conserver une impression, s'en tenir à une image, rester intéressé à un objet. Il saute d'une impression à l'autre, d'une perception à l'autre, d'une idée à l'autre: il a un esprit volage. On peut se faire du souci en observant cela particulièrement chez l'enfant sanguin: il s'intéresse facilement, une image agit vite, l'impression est bientôt là, mais disparaît aussi vite.

Il se peut que le corps particulièrement prédominant soit le corps éthérique ou corps de vie, qui régit intérieurement la croissance et les phénomènes vitaux et dont l'expression est le système qui produit le bien-être et le malaise intérieurs. L'homme sera enclin à conserver son bien-être intérieur. Le corps éthérique est un corps qui mène une sorte de vie intérieure, tandis que le corps astral s'exprime dans les intérêts extérieurs, et le Moi est le porteur de notre activité et de notre volonté à l'extérieur. Le corps éthérique agit en tant que corps de vie, qui maintient l'équilibre des différentes fonctions en équilibre, ce qui s'exprime par un bien-être général. Si cette vie renfermée sur elle-même qui entraîne ce bien-être général intérieur prédomine, la personne peut se sentir si à l'aise quand tout est en ordre

dans son organisme, qu'elle est peu portée à diriger son être intime vers l'extérieur, qu'elle est peu disposée à se développer une forte volonté. Plus elle se sent à l'aise en elle-même et plus elle créera d'harmonie entre son être intime et le monde extérieur. Quand c'est le cas, même à l'excès, on a affaire au flegmatique.

Nous avons vu que chez le mélancolique, c'est le corps physique, donc le corps le plus dense de l'être humain, qui est le maître des autres. Or, chaque personne doit être maîtresse de son corps physique comme elle doit être maîtresse d'une machine dont elle veut se servir. Si cette partie la plus dense devient maîtresse, l'homme éprouve alors le sentiment de ne pas l'avoir en main, de ne pas pouvoir s'en servir. Car le corps physique est l'instrument qu'il devrait maîtriser entièrement au moyen de ses éléments supérieurs.

Que le corps physique soit le maître, qu'il résiste aux autres, l'homme n'est alors pas à même d'utiliser entièrement son instrument, les autres principes sont entravés, un manque d'harmonie naît entre le corps physique et les autres corps. C'est ainsi que le système physique est durci, quand il est excessif. L'homme devrait le rendre mobile, il ne le peut plus. L'être intérieur est impuissant vis-à-vis de son système physique, il se sent des entraves intérieures, on les constate quand l'homme doit dépenser ses forces contre ces obstacles intérieurs.

Ce qu'on est incapable de dominer cause peine et douleur, qui empêchent d'avoir un regard objectif sur notre monde. Cette influence est source de chagrin intime que l'homme ressent en lui comme de la morosité, il l'éprouve comme une douleur, une peine, un état d'âme troublé. La vie l'atteindra facilement de façon pénible ou douloureuse, il commence à avoir des pensées, des idées fixes, il devient rêveur, mélancolique. Il y a là toujours une progression des souffrances. Cet état d'âme est dû seulement à ce que le corps physique s'oppose au bien-être intérieur du corps éthérique, à la mobilité du corps astral et à la décision du Moi.

Si nous comprenons ainsi la nature des tempéraments grâce à une étude sérieuse, beaucoup de choses de la vie s'éclairciront; cela nous permettra d'accomplir, dans la pratique de la vie, ce que nous ne pourrions pas accomplir autrement. Jetons un regard sur toutes choses qui nous touchent directement dans la vie.

Nous pourrons nous faire une image extérieure claire et nette de ce que nous voyons du mélange des quatre corps composant l'être humain. Examinons la manière dont le tempérament se manifeste dans l'apparence extérieure de l'homme.

Prenez par exemple le colérique, qui est fortement centré en lui-même. Lorsque le Moi prédomine, la personne veut s'imposer envers et contre tout, elle veut être en évidence. Ce

Moi est le régulateur. Ces images sont des images de la conscience. Le corps physique est formé d'après son corps éthérique, le corps éthérique d'après son corps astral. Celui-ci pourrait pour ainsi dire façonner la personne de la manière la plus variée. Seulement, comme croissance et Moi s'opposent dans les forces du sang, l'équilibre est maintenu entre grandeur et diversité de la croissance. Ainsi lorsque le Moi est excessif, la croissance peut être réduite. Il retient la croissance des autres éléments de l'homme, il empêche au corps éthérique et au corps astral de réaliser leur nature.

Dans le tempérament colérique, on peut reconnaître, dans la taille et dans tout ce qui nous apparaît comme l'expression de ce qui est actif dans l'être intime, la profonde force intérieure naturelle propre de l'homme: le Moi centré en lui-même. Les colériques en règle générale se densifient en ce qu'ils apparaissent d'une croissance retenue. On en trouve de nombreux exemples dans la vie, par exemple dans la vie culturelle, c'était le cas du philosophe Johann Gottlieb Fichte: un colérique allemand. Son aspect extérieur suffirait à le caractériser comme tel. Sa stature semblait comme arrêtée dans sa croissance. Cela trahissait ainsi clairement que ses autres corps constitutifs avaient été réprimés par un Moi excessif. Ce n'est pas le corps astral avec sa faculté formatrice qui est prédominant, mais le Moi qui domine les forces formatrices, qui les bride. Nous voyons

donc en général que les hommes énergiques, volontaires, dont le Moi tient en rênes les forces formatrices du corps astral, sont petits, de taille ramassée.

Prenez un autre exemple classique de colérique: Napoléon, «le petit général», qui est resté de petite taille parce que son Moi avait réprimé ses autres corps constitutifs. C'est un cas typique de croissance refrénée du colérique. Vous pouvez voir ici comment la force du Moi agit de l'esprit, si bien que l'être intime se manifeste dans la stature extérieure.

Regardez la physionomie du colérique, puis comparez-lui le flegmatique: combien les traits de celui-ci sont flous; on ne pourrait guère dire que la forme de son front conviendrait au colérique. C'est dans l'œil que l'on peut déceler particulièrement bien si l'action formatrice est exercée par le corps astral ou par le Moi, par un regard assuré, direct du colérique. En général nous y trouvons une lumière intérieure intense, rayonnant intérieurement, ce qui s'exprime parfois par la couleur noire de l'iris. En raison d'une certaine foi, du fait de ce que le colérique attire vers l'intérieur par la force de son Moi et ne laisse pas au corps astral la possibilité de colorier ce qui est coloré chez d'autres hommes.

Observez aussi l'attitude générale des hommes. Celui qui est exercé peut presque reconnaître un colérique de dos. Le pas assuré est pour ainsi dire la marque du colérique. Un

Moi très vigoureux s'exprime jusque dans le pas. Même l'enfant colérique a déjà une démarche ferme; il ne pose pas seulement le pied sur le sol, mais le pose comme s'il voulait l'y enfoncer quelque peu.

L'être humain tout entier est le portrait de cet être le plus intérieur, qui se manifeste à nous de cette façon. Naturellement il n'est pas question ici de prétendre que le colérique est petit et que le sanguin est grand. Nous ne devons comparer la taille de personne qu'avec sa propre croissance. Ce qui compte, c'est le rapport de la croissance avec la constitution de tout le corps.

Observez le sanguin, remarquez le regard si caractéristique de l'enfant sanguin: il se pose rapidement sur quelque chose et s'en détache tout aussi vite. C'est un regard gai. La joie intérieure et la gaieté y rayonnent. Il exprime ce qui provient des profondeurs de la nature humaine, de la mobilité du corps astral, qui prédomine chez le sanguin. De cette vie mobile en elle-même, il va former les membres et rendra l'image extérieure de l'homme aussi mobile que possible.

Nous pouvons même reconnaître, dans toute la physionomie extérieure, la constitution permanente et les gestes, l'expression du corps astral mobile, fugitif, fluide. Chez lui le corps astral a la tendance à construire, à former. L'être intime se révèle extérieurement; par

conséquent le sanguin est svelte et souple. Nous voyons la mobilité intérieure du corps astral dans la personne tout entière jusque dans sa constitution élancée et son ossature gracile, ainsi que par exemple, dans ses muscles déliés. Cela se remarque aux manières extérieures de l'homme. Même sans être clairvoyant, on peut dire si une personne que l'on voit même de dos est sanguine ou colérique. Il n'y a pas besoin d'être un investigateur spirituel pour cela. Si l'on voit un colérique marcher, on remarque qu'à chaque pas il semble vouloir non seulement poser le pied mais encore l'enfoncer un peu dans le sol. Le sanguin, au contraire, a une démarche sautillante, bondissante. La démarche sautillante, dansante de l'enfant sanguin est l'expression de son corps astral mobile.

Le tempérament sanguin se montre d'une façon particulièrement marquée dans l'enfance. Vous voyez comment les forces de croissance s'extériorisent alors. La constitution extérieure présente aussi des caractéristiques plus subtiles. Chez le colérique, les traits faciaux sont très accusés; chez le sanguin, ils sont mobiles, expressifs, changeants. De même, nous voyons chez l'enfant sanguin une certaine aptitude à modifier sa physionomie.

Nous pouvons déceler l'expression du caractère sanguin jusque dans la couleur des yeux. L'intériorité de la nature du Moi, l'intériorité indépendante du colérique apparait dans son œil noir. Par contre, chez les sanguins, dont

la nature du Moi n'est pas aussi profondément enracinée, et dont le corps astral déverse toute sa mobilité, l'œil bleu prédomine. Il y a un rapport intime entre les yeux bleus et la lumière intérieure, qui est une lumière invisible, avec la lumière du corps astral.

On pourrait énumérer ainsi beaucoup de caractéristiques qui révèlent le tempérament dans l'apparence extérieure. C'est la quadruple nature de l'être humain qui résout pour nous l'énigme psychique des tempéraments. Au fait, la connaissance des quatre tempéraments, transmise par l'antiquité, découle d'une profonde connaissance de la nature humaine. Si nous comprenons ainsi la nature humaine, et si nous savons que l'apparence extérieure n'est que l'expression de l'essence spirituelle, nous pourrons apprendre la constitution et le devenir de l'homme jusque dans ses détails extérieurs. Cela nous apprendra comment nous devons tenir compte de notre propre tempérament et de celui de l'enfant. L'éducation doit particulièrement faire attention quelle sorte de tempérament cherche à se développer. Distinguer d'une façon vivante la nature des tempéraments est essentiel pour une vie intelligente et pour la pédagogie: elles y gagneraient infiniment toutes les deux.

Continuons notre étude. Nous voyons le tempérament flegmatique, lui aussi, s'exprimer dans la forme extérieure. Dans celui-ci la prédominance est donnée à l'activité du corps

éthérique, qui trouve son expression physique dans le système glandulaire et son expression psychique le bien-être, l'équilibre intérieur. Il se peut que dans l'être intime du flegmatique non seulement tout soit en ordre de façon normale, mais dépasse ce stade même, que les forces formatrices du bien-être soient particulièrement actives. Alors elles ajoutent leurs produits au corps physique, qui grossit, devient corpulent. Les forces créatrices intérieures du corps éthérique agissent surtout sur l'embonpoint, sur le développement des parties adipeuses. Le bien-être intérieur du flegmatique se montre à nous dans tout cela.

Qui ne reconnaîtrait, dans ce manque de coopération entre l'être intérieur et l'être extérieur, la cause de la démarche souvent mal assurée, traînante du flegmatique, dont le pas n'est souvent pas adapté au sol! Il ne sait, pour ainsi dire, pas marcher et se mettre en rapport avec les choses. On voit à toute sa personne qu'il n'a guère d'empire sur les formes de son être intérieur. Le tempérament se montre dans sa physionomie impassible, indifférente, jusque dans le regard terne, incolore. Tandis que le regard du colérique est étincelant et ardent, on reconnaît, dans celui du flegmatique, l'expression de son corps éthérique tourné seulement vers son bien-être intérieur.

Le mélancolique est un être qui ne parvient pas à maîtriser complètement son organisme physique, à qui l'organisme physique offre de

la résistance, qui n'est pas préparé à en faire l'usage. Observez que le mélancolique se tient généralement la tête baissée, parce qu'il n'a pas en lui la force de raidir son cou. La tête baissée montre que les forces qui doivent tenir la tête droite ne peuvent jamais se développer librement. Le regard est baissé, l'œil est triste, manquant de l'éclat noir du colérique. Nous voyons par son regard caractéristique combien l'organisme physique lui donne des difficultés. Sans doute son pas est mesuré, ferme, mais ce n'est pas le pas caractéristique du colérique, la démarche ferme du colérique, au contraire il a une certaine fermeté traînante.

Tout cela ne peut qu'être esquissé ici. Mais la vie humaine nous devient combien plus compréhensible si nous travaillons dans cette direction, si nous voyons comment l'esprit influence les formes, si bien que l'extérieur d'une personne peut devenir une expression de son être intime. Vous voyez donc combien la science spirituelle peut aider à résoudre cette énigme. Mais cette connaissance ne peut être appliquée pratiquement dans la vie que si l'on en accepte toute la réalité, y compris la partie spirituelle, et non pas seulement la réalité sensible. Cette connaissance ne peut que découler de la science spirituelle pour être utile à toute l'humanité et aux individus.

Si nous savons tout cela, nous pouvons apprendre à l'appliquer. Ce qui est important, c'est de voir comment on peut tenir compte

du tempérament dans la pédagogie de l'enfant. Dans l'éducation, il faut faire accorder une attention très précise aux différents tempéraments. Il est particulièrement important de diriger et d'orienter le tempérament qui se développe chez l'enfant. Plus tard, c'est important encore pour la personne qui continue sa propre éducation. Pour celui qui s'éduque lui-même, il est très utile d'observer ce qui s'exprime dans son tempérament.

Je vous ai indiqué les types fondamentaux. Naturellement, on ne les trouve pas souvent aussi purs dans la vie. Chacun de nous a seulement le ton fondamental d'un tempérament particulier, avec en plus quelque chose des autres. Par exemple Napoléon, bien que colérique, avait en lui beaucoup de flegmatique. Pour maîtriser la vie de façon pratique il importe de laisser agir sur l'âme ce qui s'exprime physiquement.

***

Que tout cela soit important se voit si l'on réfléchit que les tempéraments peuvent dégénérer. Que serait le monde sans les tempéraments, ou si tout le monde avait le même tempérament! Le monde serait bien ennuyeux sans les tempéraments, non seulement d'un point de vue sensible, mais aussi dans un sens plus élevé! La variété, la beauté et la richesse de la vie ne sont possibles que grâce aux tempéraments. Ne voyons-nous pas que toutes les

grandes choses de la vie ne peuvent être accomplies que grâce à leurs traits particuliers, mais aussi que ces traits peuvent se pervertir. Cela ne nous fait-il pas du souci quand nous voyons chez l'enfant le colérique dégénérer en méchanceté, le sanguin devenir volage, le mélancolique triste?

***

Dans le domaine de l'éducation de l'enfant ou de soi-même, ne sera-t-il pas indispensable à l'éducateur de connaître et de pouvoir distinguer les tempéraments? Nous ne devons pas nous laisser aller à sous-estimer la valeur du tempérament à cause de son caractère particulier. L'éducation n'a pas pour but de niveler, d'égaliser les tempéraments. Ce qui est important, c'est de les mettre sur la bonne voie.

Il faut bien comprendre que le tempérament mène au déséquilibre. La forme extrême du tempérament mélancolique est la démence obsessionnelle; celle du flegmatique est l'idiotie; celle du sanguin la folie; celle du colérique, les explosions maladives, qui vont jusqu'à la fureur.

Le tempérament produit une belle diversité, car les contraires s'attirent l'un l'autre. Mais l'adulation du caractère particulier du tempérament peut facilement devenir nuisible entre la naissance et la mort. Chaque tempérament

contient à la fois un petit et un grand danger de dégénérescence.

Le colérique est sujet dans son enfance au danger que son Moi reste marqué par son irascibilité, sans qu'il puisse se maîtriser. Ceci est le petit danger. Le grand danger est le fanatisme, qui veut poursuivre un but particulier quelconque tiré de son Moi. Chez le sanguin, le petit danger est de tomber dans l'inconstance. Le grand danger est que le flux et le reflux des impressions ne déborde dans la folie. Le petit danger du flegmatique est de se désintéresser du monde extérieur; le grand danger est l'idiotie, la faiblesse d'esprit. Chez le mélancolique, le petit danger est la tristesse, qui peut le rendre incapable de s'extirper de ce qui monte de son être intime; son grand danger est la démence.

***

Lorsque nous nous mettons tout cela sous les yeux, nous voyons qu'il est extrêmement important dans la vie pratique de guider et d'orienter les tempéraments. Il est important pour l'éducateur de pouvoir se demander: que dois-je faire, par exemple, pour l'enfant sanguin? Dans ce cas il faut tâcher de déduire sa propre ligne de conduite de la connaissance de la nature du tempérament sanguin. Même si l'on veut parler de l'éducation de l'enfant à d'autres points de vue, il faut toujours tenir compte des particularités du tempérament.

Lorsqu'il s'agit d'orienter les tempéraments, la règle à suivre est de toujours tenir compte de ce qui s'y trouve et non de ce qui ne s'y trouve pas.

Supposez que nous ayons ici un enfant dont le tempérament sanguin pourrait facilement dégénérer en inconstance, en manque d'intérêt pour les choses importantes, mais qui par contre s'intéresse vite à d'autres choses. L'enfant sanguin apprend vite, mais oublie vite aussi! Il a de la peine à s'intéresser à quelque chose longtemps, car il cesse vite de s'intéresser à un objet pour passer à un autre. Cela peut donner lieu à un terrible déséquilibre; et on peut en voir le danger, quand on sonde les profondeurs de la nature humaine.

Le matérialiste aura une recette toute prête pour ce cas et dira: si vous avez à élever un enfant sanguin, mettez-le beaucoup en contact avec d'autres enfants. Au contraire, une personne réaliste dans le sens véritable du mot dira: si vous vous efforcez d'agir sur les forces que l'enfant sanguin ne possède pas, vous n'arriverez à aucun résultat. Vous vous évertuerez en vain à développer les autres membres de la nature humaine, car elles ne sont justement pas prédominantes chez lui.

Si un enfant a un tempérament sanguin, nous ne pouvons aider son développement en essayant d'éveiller son intérêt contre son gré. On ne peut pas lui faire avaler autre chose que ce qui convient à son tempérament san-

guin. Il ne faut donc pas dire: que manque-t-il à l'enfant, que faut-il le forcer à acquérir? Au contraire il faut demander: l'enfant sanguin en règle générale, que possède-t-il donc? Et c'est de cela qu'il faudra tenir compte.

Alors on se dira qu'on ne changera pas les particularités de cet enfant en essayant d'y ajouter des particularités opposées. Il faut tenir compte que ces choses, qui sont enracinées dans la nature la plus intime de l'être humain, ne peuvent seulement qu'être réorientées. Ne bâtissons donc pas sur ce que l'enfant ne possède pas, mais bien sur ce qu'il possède. Bâtissons sur sa nature sanguine, sur la mobilité de son corps astral, et n'essayons pas d'insuffler en lui ce qui est le propre d'une autre partie de la nature humaine. Dans le cas d'un sanguin devenu trop exclusif, il faut justement faire appel à son tempérament sanguin.

Pour bien agir envers cet enfant, il ne faut pas perdre de vue certaines choses. L'éducateur expérimenté verra d'emblée qu'un enfant aussi sanguin qu'il soit, a pourtant, en règle générale, quelque chose à quoi il s'intéresse, que chaque enfant sanguin a un intérêt particulier, un véritable intérêt. En fait, en général, il sera facile d'éveiller son intérêt pour tel ou tel sujet, mais il le perdra bien vite. Mais même chez l'enfant sanguin, un intérêt qui peut devenir durable existe aussi. L'expérience le montre, il suffit de le trouver.

Lorsqu'on a trouvé ce à quoi l'enfant s'inté-

resse, il ne faut pas le perdre de vue. Il faut essayer de présenter à l'enfant comme quelque chose de spécial, sous un éclairage particulier, ce dont il ne se détourne pas avec inconstance, et qui lui est particulièrement cher, afin que son tempérament s'applique à ce qui l'intéresse. Il faut essayer de donner plus de saveur à ce qui l'intéresse; il doit apprendre à faire usage de son caractère sanguin.

Pour bien faire, on doit d'abord prendre pour point de départ ce que l'on peut toujours trouver: les forces que l'enfant possède. On ne pourra pas l'intéresser pour longtemps à quelque chose par la punition ou la persuasion: on ne lui trouvera pas facilement autre chose qu'un intérêt mouvant et passager. Par contre, l'expérience montre qu'aussi inconstant que soit l'enfant sanguin, il s'intéresse de façon durable et continuelle à une personnalité appropriée à son caractère.

Si nous sommes la personne voulue, ou si nous pouvons lui adjoindre la compagnie de la personne voulue, son intérêt s'éveillera. Il suffit de chercher dans la bonne direction. L'intérêt de l'enfant sanguin ne peut être éveillé que par le moyen détourné de l'affection pour une personne. Mais cet intérêt, cet amour pour une personne, une fois éveillés, peuvent accomplir un vrai miracle. Cela peut guérir le tempérament déséquilibré de l'enfant.

L'enfant sanguin plus que celui avec un autre tempérament a besoin de l'affection à

l'égard d'une personne. Il faut tout faire pour que l'amour s'éveille en lui. L'affection est le mot magique. L'éducation de tout enfant sanguin doit prendre le chemin détourné de l'affection pour une personne déterminée. Les parents et les éducateurs ne doivent donc pas oublier qu'on n'intéresse pas l'enfant sanguin aux choses d'une façon durable et continue par la persuasion. Ce qu'il faut faire, c'est veiller à gagner cet intérêt par le moyen détourné de l'attachement à l'égard d'une personne. L'enfant doit développer cet attachement personnel, on doit inspirer de l'affection à l'enfant. C'est le devoir qu'on a envers l'enfant sanguin. La personne qui élève l'enfant doit veiller que l'enfant sanguin ressente de l'affection pour elle.

On peut poursuivre l'éducation de l'enfant sanguin en faisant fond sur sa nature elle-même. Nous le savons, cette nature se manifeste dans un manque d'intérêt durable. Examinons ce point. Il nous faudra veiller à mettre dans l'entourage de l'enfant toutes sortes de choses auxquelles, ainsi que nous l'avons remarqué, il porte un peu plus d'intérêt. Puis, pendant un certain temps, on occupera l'enfant avec ces objets, pour lesquels seul un intérêt passager est justifié, envers lesquels on peut être sanguin, mais qui ne sont pas dignes d'un intérêt prolongé! Il faut laisser parler ces choses à la nature sanguine, les laisser agir sur l'enfant, puis les retirer afin que l'enfant les désire de nouveau, et les lui rendre alors. Il faut les lais-

ser agir sur l'enfant, ainsi qu'agissent sur le tempérament les choses du monde qui nous entoure. Il est donc important de rechercher des objets envers lesquels un enfant sanguin peut être sanguin.

L'expérience montre que si l'on fait appel à ce qui existe, et non à ce qui n'existe pas, on verra qu'en fait la force sanguine, même devenue excessive, se laisse captiver par des sujets importants. Cela s'obtient par des moyens détournés.

Naturellement, il est souhaitable que le tempérament soit développé dans la bonne direction pendant l'enfance. Mais souvent l'adulte aussi doit, plus tard, prendre en main sa propre éducation. Aussi longtemps que les tempéraments restent dans les limites du normal, ils représentent ce qui donne à la vie sa beauté, sa variété et sa grandeur. Que la vie serait vide si tout le monde avait le même tempérament. Néanmoins, il arrive souvent que l'on doive prendre en main, tard dans la vie, son éducation personnelle pour rétablir un tempérament déséquilibré. Là non plus il ne faut pas se forcer à s'intéresser longuement à quoi que ce soit. Au contraire, il faut se dire: je sais que je suis sanguin. Je vais chercher alors dans la vie des sujets pour lesquels mon intérêt peut être passager, auxquels il est juste de ne pas m'intéresser longuement; et je m'occuperai de ce dont je pourrai à bon droit changer le moment suivant.

Supposons qu'un homme craigne que son enfant ne manifeste un tempérament colérique déséquilibré. Là on ne peut pas prescrire le même traitement que dans le cas de l'enfant sanguin. Le colérique ne développe pas facilement de l'affection pour une personne. Il faut s'y prendre autrement pour avoir prise sur lui. Dans le cas de l'enfant colérique existe aussi une voie détournée pour arriver à un développement.

Ce qui sécurise l'éducation du colérique, c'est le respect et l'estime d'une autorité. Pour l'enfant colérique il faut être digne d'estime et de respect, au sens le plus élevé du mot. Avec lui, il ne s'agit pas de se faire aimer pour des qualités personnelles comme avec l'enfant sanguin. L'essentiel est que l'enfant colérique puisse toujours croire que l'éducateur sait de quoi il en retourne. Celui-ci doit montrer qu'il est bien au courant, qu'il connaît toutes les choses qui se passent autour de l'enfant. Il ne faut laisser percer aucune faiblesse. L'enfant colérique ne devrait jamais avoir l'impression que l'éducateur est à court de ressources, qu'il ne serait pas capable de le renseigner, de le conseiller. L'éducateur doit veiller à tenir les rênes de l'autorité d'une main ferme et ne jamais trahir de faiblesses ou d'incapacité! L'enfant doit toujours rester persuadé que l'éducateur sait de quoi il parle. Autrement celui-ci a perdu la partie. L'affection pour la personne est le mot clé dans le cas de l'enfant sanguin;

de même le respect et l'estime de la valeur de la personne sont les mots magiques dans le cas de l'enfant colérique.

Lorsqu'on a la tâche d'élever un enfant colérique, il faut avant tout veiller à ce que l'enfant développe et déploie ses puissantes forces intérieures. Il faut lui faire connaître les épreuves que la vie extérieure peut lui réserver. Lorsque le tempérament colérique de l'enfant menace de dégénérer en devenant excessif, il faut surtout introduire dans son éducation des problèmes difficiles à résoudre, de manière à le rendre attentif aux difficultés de la vie.

Sur son chemin, il faut spécialement mettre des choses qui lui résistent. L'enfant colérique doit donc trouver sur son chemin des résistances, des difficultés. Il faut essayer de ne pas lui rendre la vie trop facile, et lui créer des obstacles, afin que son tempérament, au lieu d'être en retrait, puisse se manifester face aux difficultés à vaincre.

On ne doit pas extirper le tempérament colérique de l'enfant, le réduire par l'éducation pour ainsi dire, au contraire, on doit lui proposer les choses qui lui demandent des efforts, qui favorisent la manifestation de son tempérament colérique. L'enfant colérique doit apprendre à lutter contre le monde objectif par suite de nécessités intérieures. On essayera donc de lui créer un environnement dans lequel son tempérament colérique peut s'exprimer en fran-

chissant des obstacles. Il est particulièrement utile qu'il ait à vaincre des difficultés causées par des vétilles, par des choses sans importance tout en ayant à déployer un effort énorme par lequel son tempérament colérique se manifeste particulièrement en des actes où la force des choses l'emporte et où l'effort employé se brise. De cette façon l'enfant apprend à respecter la force des faits qui s'oppose à ce qui s'exprime par le tempérament colérique.

L'éducation du tempérament colérique peut se faire aussi par un moyen détourné! Dans ce cas nous devons surtout nous comporter de manière à éveiller chez l'enfant la vénération, le sentiment d'admiration, en montrant à l'enfant que nous sommes capables de nous tirer de difficultés qu'il ne parvient pas à surmonter lui-même. Le respect, l'estime pour ce que l'éducateur peut accomplir en surmontant les difficultés causées par les choses, sont de bons moyens. Le respect devant les talents de celui qui l'éduque est la bonne voie pour réussir l'éducation de l'enfant colérique.

Il est aussi très difficile de traiter l'enfant mélancolique. Que ferons-nous si nous ressentons l'horreur d'un déséquilibre possible du tempérament mélancolique d'un enfant, n'ayant aucun pouvoir de lui inculquer ce qu'il lui manque? Nous devons tenir compte qu'il a en soi la faculté de s'adonner aux inhibitions, se cramponner aux difficultés. Pour diriger cette caractéristique de son tempérament

vers la bonne voie, nous devons détourner cette faculté de l'intérieur vers l'extérieur.

Sur ce point, il est extrêmement important de ne pas compter pouvoir effacer son chagrin, sa peine, par la persuasion ou par l'éducation. En effet, s'il a cette prédisposition, c'est que son organisme physique l'entrave. Nous devons bâtir sur ce qui existe en lui, le cultiver. L'éducateur accorde une grande importance à montrer à l'enfant mélancolique qu'il y a de la souffrance dans le monde. Si nous voulons nous mettre à éduquer cet enfant, nous devons trouver le point de départ dans son cas aussi. L'enfant mélancolique tend à être triste, maussade; c'est ancré en lui, et si nous ne pouvons éliminer sa prédisposition, nous pouvons l'en détourner.

Ici aussi il y a un moyen: nous devons surtout montrer à l'enfant mélancolique que la souffrance est générale dans l'humanité. Faisons-lui voir la peine véritable, la douleur véritable dans la vie extérieure, afin qu'il puisse apprendre qu'il y a des choses qui peuvent apporter la douleur: c'est cela qui importe. Si vous essayez de le divertir, cela ne le fait que rentrer dans son propre coin. Il ne faut pas croire qu'il faille essayer d'émoustiller l'enfant, de l'amuser. Le divertir, c'est l'endurcir dans sa tristesse, dans sa peine intime. L'amener là où l'on peut trouver du plaisir, le rendra de plus en plus renfermé en lui-même. En général, si l'on veut guérir un jeune mélancolique, il

est bon, au lieu de mettre de gais compagnons dans son entourage, de lui laisser éprouver de la véritable peine. Détournez l'attention de l'enfant de lui-même, en lui montrant que la douleur existe. Il doit voir que dans la vie il y a des choses qui font éprouver de la douleur. Sans pousser cela à l'extrême, l'important est de le détourner de lui-même et de l'éveiller au fait que les choses extérieures peuvent causer de la douleur.

L'enfant mélancolique n'est pas facile à guider, mais, dans son cas aussi, il y a un moyen magique. Chez l'enfant sanguin, c'est l'affection pour une personne, chez le colérique, le respect et l'estime pour les talents de l'éducateur sont les clés magiques; chez l'enfant mélancolique, l'important est que les éducateurs aient été éprouvés d'une certaine façon par la vie, qu'ils puissent se comporter et parler de par une vie d'épreuves. L'enfant doit sentir que l'éducateur a vraiment souffert. Faites-le lui voir dans cent choses différentes de votre propre destinée. Le mélancolique le plus heureux est celui qui peut grandir aux côtés d'une personne qui a beaucoup de choses à dire de ses graves épreuves. L'âme agit alors sur l'âme de la façon la plus heureuse. L'enfant mélancolique devrait donc avoir à ses côtés une personne qui puisse lui faire le récit véridique des peines et des souffrances que le monde extérieur lui a réservé. Alors, au lieu de rester dans son humeur chagrine subjective, il pourra par-

tager cette expérience, reporter sa compassion sur cette douleur véritable. L'homme dont les récits communiquent le sentiment, l'impression qu'il a été éprouvé par le destin est un bienfait pour l'enfant mélancolique.

Il faudrait aussi tenir compte du caractère de l'enfant dans l'environnement que nous créons pour ainsi dire autour de lui. Si étrange que cela puisse sembler, il est utile d'offrir à cet enfant de véritables obstacles, de ceux qui peuvent lui faire éprouver une peine véritable, une douleur véritable. La meilleure éducation pour cet enfant, c'est de détourner son sentiment de peine, de tristesse intérieure, afin que la disposition qui existe en lui puisse s'épanouir sur des entraves et obstacles extérieurs. Alors l'enfant, l'âme de l'enfant, se réorientera peu à peu.

Le même principe peut être utilisé pour l'éducation de soi-même. Nous devons toujours donner libre cours aux tendances existantes au lieu de les réprimer artificiellement. Par exemple, si le tempérament colérique s'exprime fortement en nous au point de devenir gênant, nous devons amener cette force intérieure à s'exprimer en recherchant des choses qui peuvent en quelque sorte briser cette force, qui la dissipent, en choisissant pour cela des choses insignifiantes, sans importance. Par contre, si nous sommes mélancoliques, nous ferons bien de rechercher de véritables peines et douleurs de la vie extérieure, afin de donner à notre

mélancolie l'occasion de se dissiper dans le monde extérieur. De cette façon nous nous équilibrons!

Passons au tempérament flegmatique. Il nous sera très difficile de savoir comment nous comporter convenablement envers un enfant flegmatique pour faire son éducation. Il est difficile de prendre de l'ascendant sur un flegmatique. Mais, là aussi, il y a un moyen détourné! Il serait tout à fait erroné, il serait maladroit d'essayer de secouer une personne si à l'aise en elle-même. Il ne faut pas croire que l'on peut la forcer à s'intéresser directement à quelque chose, par l'éducation. Une fois de plus, nous devons compter sur ce qu'elle possède.

Il y a toujours quelque chose auquel le flegmatique peut s'intéresser, surtout dans l'enfance. Si, par une éducation intelligente, nous entourons l'enfant de ce dont il a besoin, nous réussirons bien. L'enfant flegmatique a besoin d'être beaucoup avec d'autres enfants. S'il est déjà bon pour d'autres d'avoir des camarades, il l'est particulièrement pour le flegmatique. Il lui faut des camarades aux intérêts variés les plus divers.

Chez l'enfant flegmatique il n'y a rien à quoi l'on puisse s'adresser. Il ne s'intéresse généralement pas facilement aux choses et aux événements. Il faut donc le mettre en rapport avec des enfants de son âge. Il peut être éduqué en partageant les intérêts aussi nombreux que possible d'autres êtres. S'il se montre indif-

férent à ce qui l'entoure, son intérêt peut être éveillé sous l'influence des intérêts de ses camarades. Ce n'est que grâce à cette action suggestive particulière, par les intérêts des autres, que son propre intérêt peut s'enflammer.

L'éveil de l'intérêt propre au contact de l'intérêt d'autrui, en partageant les intérêts de ses camarades, sert à l'éducation du flegmatique tout comme la compassion envers le destin des autres sert au mélancolique.

Je le répète: aiguillonner l'intérêt personnel à l'aide de l'intérêt des autres, c'est le moyen pédagogique approprié au flegmatique. De même que le sanguin doit être attaché à une personne, le flegmatique doit avoir des rapports amicaux avec le plus grand nombre possible d'enfants de son âge. C'est le seul moyen d'éveiller la force qui sommeille en lui. Les choses elles-mêmes n'ont pas d'influence sur le flegmatique. Vous ne pourrez pas intéresser le petit flegmatique par les devoirs de son école ou de sa maison. Mais vous le pourrez par le moyen détourné des intérêts d'autres âmes de son âge. C'est justement quand les choses se reflètent dans autrui que ces intérêts donnent une image réfléchie dans l'âme de l'enfant flegmatique comme les choses donnent des images réfléchies dans d'autres personnes.

Nous devons veiller surtout à placer à sa portée des objets, et à lui faire voir de près des événements au sujet desquels le flegme est approprié. Il faut orienter le flegme vers les

sujets voulus, avec lesquels on peut se montrer flegmatique. De cette façon on obtient parfois des résultats remarquables auprès d'un enfant jeune.

A un âge plus avancé, si l'on remarque que son flegme tend à s'exprimer par un déséquilibre, on peut encore prendre sa propre éducation en main en s'efforçant d'observer les gens et leurs intérêts. Si nous sommes encore capables de faire preuve d'intelligence et de raison, nous pouvons même rechercher les objets et les événements qui nous sont parfaitement indifférents, vis-à-vis desquels il est naturel de se montrer flegmatique. Nous voyons une fois de plus que la pédagogie basée sur la science spirituelle bâtit sur ce que l'on possède et non sur ce que l'on ne possède pas.

On peut dire que, pour le sanguin, il est préférable de grandir guidé d'une main ferme par quelqu'un qui peut lui montrer, du dehors, un caractère pour lequel il peut développer une affection personnelle. L'affection pour une personne est ce qui convient le mieux au sanguin. Ce qui convient au colérique, ce n'est pas la simple affection, mais le respect et l'estime pour ce qu'une personne est capable d'accomplir. Le mélancolique peut s'estimer heureux s'il peut grandir aux côtés d'une personne qui a eu un destin cruel. Ce qui lui convient, c'est l'oubli de lui-même grâce à une vue renouvelée, une compassion nourrie avec assurance, une sympathie pour un destin véritablement

douloureux. Il se développe mieux s'il peut s'abandonner à la compassion pour la peine et un destin cruel véritables, plutôt qu'à l'attachement à une personne ou qu'au respect et à l'estime envers ce qu'une personne a accompli. Quant au flegmatique, le meilleur moyen d'avoir prise sur lui est de lui inculquer une curiosité pour les intérêts d'autres personnes, de l'enthousiasmer pour les intérêts d'autres personnes.

Le sanguin doit pouvoir développer en lui-même l'affection et l'attachement à une personne.

Le colérique doit pouvoir développer en lui-même le respect et l'estime envers les performances d'une personne.

Le mélancolique doit pouvoir développer en lui-même un cœur compatissant au destin d'autrui.

Le flegmatique doit être amené à considérer qu'il trouverait avantage dans les intérêts des autres.

Ces principes pédagogiques nous montrent comment la science spirituelle appréhende les questions pratiques de la vie. C'est justement quand nous commençons à parler des côtés intimes de la vie que la science spirituelle montre son côté éminemment pratique. On pourrait s'enrichir infiniment l'art de vivre en acquérant ces connaissances réalistes de l'anthroposophie. Pour maîtriser la vie, il faut surprendre ses mystères, voilés par la nature

physique. Seule la science spirituelle est à même d'expliquer les tempéraments humains et de les sonder, et nous pouvons donc nous en servir pour guérir, pour qu'elle soit une vraie bénédiction, pour la vie de l'enfance aussi bien que pour l'âge mûr.

C'est ce qui permet de prendre en main notre propre éducation. Les tempéraments peuvent nous être très utiles quand il s'agit de notre éducation personnelle. Par exemple notre intelligence remarque que notre tempérament sanguin nous joue toutes sortes de tours, qu'il menace de dégénérer en vie instable, que nous sautons d'une chose à l'autre. On peut y remédier si l'on suit la bonne voie. Ce n'est pas en se disant: «j'ai un tempérament sanguin, je dois m'en débarrasser», qu'on atteindra le but recherché.

Employée directement, l'intelligence est souvent un obstacle dans ce domaine. Par contre, employée indirectement, elle peut faire beaucoup. L'intelligence est ici la force de l'âme la plus faible. Elle ne peut accomplir que peu de choses contre des forces d'âme qui sont plus puissantes, comme celles du tempérament; elle ne peut donc agir qu'indirectement. Si un sanguin se borne à entendre sa conscience lui répéter de ne s'occuper sérieusement que d'une seule chose, son tempérament sanguin lui jouera jour après jour de mauvais tours. Il ne peut compter que sur la force qu'il possède. L'intelligence doit être soutenue par d'autres forces.

Un sanguin ne peut-il compter sur rien d'autre que son tempérament de sanguin? En s'éduquant lui-même, on doit aussi essayer de faire ce que l'intelligence peut accomplir directement. On doit toujours tenir compte de son caractère sanguin, mais se sermonner soi-même ne sert à rien. Ce qui compte, c'est de mettre son tempérament de sanguin à sa vraie place.

Pour cela, le sanguin doit essayer de ne pas éprouver d'intérêt pour des choses qui pourraient l'attirer. En agissant par l'usage de la raison, il provoquera des situations où son intérêt passager est approprié. Il essayera de se placer artificiellement en situation où il ne trouvera sur son chemin que ce qui ne l'intéresse pas. S'il provoque des circonstances, si insignifiantes soient-elles, pour lesquelles un intérêt passager est bien à sa place, cela aura l'effet voulu. On remarquera, s'il le fait pendant un temps suffisamment long, que ce tempérament développe la force de se modifier lui-même.

On voit que le colérique peut aussi se guérir en s'y prenant convenablement, si nous examinons son cas grâce à la science spirituelle. Pour le colérique, il est bon, par l'usage de la raison, de choisir des circonstances qui conduisent à des situations où de se mettre en colère ne sert à rien si ce n'est de se placer dans des situations absurdes.

Lorsque le colérique remarque que sa fureur intérieure va s'extérioriser, il doit essayer de

trouver des choses qui nécessitent peu de force pour être dominées; il doit chercher à provoquer des faits extérieurs faciles à maîtriser. Il doit essayer de manifester sa force le plus vigoureusement sur des faits et événements sans importance. S'il recherche ainsi des choses insignifiantes qui ne lui résistent pas, cela remettra sur la bonne voie son tempérament colérique excessif.

Si l'on remarque que la mélancolie devient prédominante, il faut essayer de se créer des obstacles extérieurs réels. Il faut examiner toute la nature de ces obstacles extérieurs réels afin de détourner sa propre peine sur des objets extérieurs. Cela peut se faire de façon raisonnée. Le tempérament mélancolique ne devrait donc pas se détourner des peines et des douleurs de la vie; au contraire, il devrait même les rechercher, compatir avec elles, afin que sa peine personnelle soit détournée vers les objets et les événements où elle est à sa place.

Si nous sommes flegmatiques, ne nous intéressant à rien, il est bon de nous occuper le plus possible de choses qui sont réellement sans intérêt, de nous entourer de ce qui peut bien faire naître l'ennui, afin que nous nous ennuyions profondément. Cela nous guérira à fond du flegme, nous en déshabituera totalement. Le flegmatique fait donc bien d'utiliser sa raison pour trouver des intérêts pour des choses, dont l'objet à bon endroit ne mérite pas une telle préoccupation. Il devrait recher-

cher des occupations où son flegme est approprié, où son flegme peut se manifester. Par là, il peut maîtriser son flegme, même quand il menace de se déséquilibrer.

Ainsi tient-on compte de ce qui existe et non de ce qui n'existe pas. De soi-disant réalistes croient, par exemple, que le mieux est de procurer au mélancolique le contraire de ce qu'on devrait lui procurer. Mais celui qui tire ses pensées des réalités fait appel à ce qui existe déjà en lui.

Nous voyons donc qu'en fait c'est la science spirituelle qui, loin de nous détourner de la réalité et de la vie vraie, éclaire chacun de nos pas vers la vérité. C'est elle qui nous aide à toujours tenir compte de la réalité de la vie, et fantaisistes sont ceux qui s'en tiennent à l'apparence sensible. Nous devons creuser plus profondément pour atteindre la vérité, et c'est en pratiquant ce genre d'étude que nous comprendrons la variété de la vie.

Notre sens pratique deviendra de plus en plus individuel, si nous nous demandons quelles sont les qualités à éveiller en chaque personne, au lieu d'employer une recette universelle comme: «Tu ne chasseras pas l'inconstance par la gravité». Si l'être humain est la plus profonde énigme de la vie, et si nous cherchons à voir résoudre cette énigme, nous devons nous adresser à la science spirituelle, qui seule nous aidera.

Non seulement l'être humain est une énigme,

mais chaque personne que nous rencontrons, chaque individualité nous offre une énigme différente. Mais nous ne parviendrons pas à les sonder rien qu'en y réfléchissant. Nous devons nous adresser à l'individualité. A ce sujet, nous pouvons amener la science spirituelle à agir à partir du noyau le plus intime de notre être et en faire la plus grande impulsion de la vie. Tant qu'elle ne reste qu'une théorie, elle ne vaut rien. Elle doit être appliquée dans la vie humaine.

Il y a un chemin pour cela, mais il est long. Il s'éclaire pour nous, si nous le suivons vers la réalité. C'est alors que notre point de vue se modifie et nous nous en apercevons, nos connaissances changent. C'est une opinion préconçue que de croire que les connaissances doivent rester abstraites. Lorsqu'elles touchent au domaine spirituel, elles imprègnent toute notre carrière, toute notre vie.

Nous faisons alors face à la vie avec une connaissance de l'individu qui s'étend jusqu'à la sensation, au sentiment, et qui s'exprime par le respect et l'estime. Les schémas typiques sont faciles à reconnaître, et il est facile de vouloir maîtriser la vie d'une façon stéréotypée. Mais la vie ne s'y prête pas. Seule y parvient une connaissance qui se mue en un sentiment que nous devons éprouver à l'égard de l'individualité de l'homme, envers le cours entier de la vie de l'individualité. Alors notre connaissance spirituelle consciente se déversera

pour ainsi dire dans notre sentiment, au point de nous permettre de déchiffrer correctement l'énigme que nous rencontrons dans chaque personne en particulier.

Comment résoudre l'énigme que chaque personne nous propose? Nous la résolvons en nous mettant en harmonie avec elle. Si nous nous imprégnons ainsi des enseignements de la vie, nous pourrons résoudre l'énigme fondamentale de la vie, qui est celle de chaque individualité. Nous ne pourrons pas la résoudre en l'entourant d'une barrière d'idées abstraites et de concepts abstraits. Au contraire, il faut que nous apportions, à chaque personne en particulier, une compréhension sans restriction.

Toutefois, nous n'arriverons à le faire que si nous savons ce qu'il y a au fond de l'âme. La science spirituelle gagne lentement et graduellement notre âme tout entière, la rendant ainsi réceptive non seulement aux principes généraux mais aussi aux moindres particularités. Elle entraîne à ce que lorsque deux âmes sont en présence, si l'une réclame de l'affection, l'autre la lui donne; et si elle aspire à autre chose, l'autre la lui donne encore. Ainsi des bases sociales se créent grâce à une connaissance profonde de la vie. C'est dire que cela exige de résoudre de nouvelles énigmes à chaque instant. Cette science ne prêche pas, n'exhorte pas, ne vante pas la morale, mais elle crée une base sociale où l'homme peut connaître les autres hommes.

Ainsi la science spirituelle est bien le fondement de la vie. L'amour est la fleur, le fruit d'une vie animée par elle. On peut admettre qu'elle forme la base pour l'idéal le plus noble de la destinée humaine: le véritable amour de l'homme. Il nous incombe d'apprendre d'elle l'art de vivre exprimé dans notre compassion, dans notre amour, dans notre manière d'être avec autrui, dans notre comportement. Si nous laissions la vie et l'amour se déverser dans notre sensibilité et notre sentiment, la vie humaine serait un bel exemple des fruits de la science spirituelle.

Nous sommes, grâce à elle, en mesure de comprendre l'élément individuel de la personne sous tous ses angles, même dans le cas de l'enfant. Nous apprenons ainsi peu à peu à respecter et à estimer chez l'enfant les caractères distinctifs, l'énigme vivante de l'individualité.

En effet, la science spirituelle ne nous donne pas seulement, pourrait-on dire, des indications, des réflexions générales. Au contraire, elle nous mène à résoudre les énigmes qui nous sont proposées par notre comportement envers autrui. Il s'agit d'aimer notre prochain comme nous devons l'aimer, non pas comme si nous nous bornions à le considérer intellectuellement, mais en le laissant agir sur tout notre être, en laissant nos connaissances anthroposophiques donner son envergure à notre sentiment et à notre amour. Rien d'autre ne peut

servir de base à un amour humain véritable, fécond. C'est sur cette base que nous pouvons nous rendre compte que nous devons rechercher le noyau le plus intime dans chaque être humain.

Si nous nous imprégnons ainsi de la connaissance de l'esprit, notre vie sociale montrera à chacun de nous comment se comporter vis-à-vis des autres de manière à respecter, estimer et comprendre l'énigme humaine. Celui qui vit dans des abstractions peut se baser sur des principes impersonnels, mais celui qui cherche la véritable connaissance la trouvera sur le chemin qui mène aux autres. Il trouvera la solution de l'énigme de ses semblables dans son propre comportement, dans sa propre conduite.

Nous résolvons donc l'énigme individuelle en examinant notre propre manière d'être avec autrui. Nous ne trouvons le noyau de l'être humain qu'au moyen d'une conception basée sur l'esprit. La science spirituelle doit être une façon de vivre, un facteur spirituel de la vie, toute en pratique, vivante et non pas une théorie vague.

Ces connaissances peuvent pénétrer jusque dans toutes les fibres et diriger tout ce que nous faisons dans la vie, devenir un véritable art de vivre. On peut le voir à la lumière de cette étude, en examinant les caractéristiques intimes de l'être humain, les tempéraments.

Ainsi entre hommes se développe ce qu'il

y a de plus beau, quand nous regardons le visage de l'homme sans uniquement approfondir son énigme, mais en sachant l'aimer et que l'amour s'épand d'individualité à individualité. La science spirituelle n'a pas besoin de preuves théoriques: la vie les lui apporte. Elle sait qu'on peut trouver des raisons pour et contre tout, les vraies preuves viennent de la vie, qui pas à pas démontre la vérité de ce que nous pensons, lorsque nous examinons l'être humain, à la lumière des connaissances spirituelles, consistant en une connaissance harmonieuse dont le savoir pénètre les plus profonds mystères de la vie.

Réponses aux questions posées

après la conférence du 4 mars 1909 à Berlin

Question: Il y a des personnes chez lesquelles aucun tempérament ne perce. Qu'est-ce qui prédomine alors?

Dr Steiner: C'est juste. Il y a des personnes chez lesquelles aucune nuance de tempérament ne se montre nettement. Mais un observateur perspicace découvrira qu'il y a là sous un certain rapport quand même un tempérament. Il faut bien comprendre que, lorsqu'on développe ce thème, on ne peut pas tout dire. Pour vous expliquer certains cas se présentant dans la vie, je devrais vous expliquer de nouveau les tempéraments compliqués, particuliers; je devrais revenir au fait que dans chaque personne les propriétés d'un de ses corps prédominent, ce qui fait qu'elle a un certain tempérament prédominant.

Mais un autre côté de l'entité humaine peut très bien agir sur un autre côté de la personne. Aussi si l'on étudie les bases du tempérament de Napoléon, on trouvera qu'il a dû se montrer très flegmatique au sujet de certaines choses. Nous trouverons donc des nuances des quatre tempéraments chez chaque personne, et celui qui est le plus évident provient d'un certain excès.

Lorsqu'on dit que le corps astral a un excès d'activité, cela veut dire que, chez cette personne, il a une activité au-dessus de la normale. Cela ne veut pas dire qu'il maîtrise absolument les autres. Il se peut que le corps astral ait un excès d'activité, qu'il ne soit pas dans l'harmonie voulue, et qu'il en soit de même du corps physique. Mais les excès peuvent se neutraliser l'un l'autre, ce qui peut produire une absence apparente de tempérament. Cela est dû à ce que les choses s'équilibrent de part et d'autre. Mais si l'on a un don pénétrant d'observation psychique, on pourra toujours déceler un tempérament prédominant chez toute personne.

Question: Qu'est-ce qui provoque l'apparition de l'égoïsme?

Dr Steiner: Il me faudrait donner de nombreuses conférences pour bien développer ce thème. D'un côté, l'égoïsme est ce qui confère l'individualité à l'être humain. Il se dissoudrait s'il ne pouvait pas concentrer son être. Chez une personne dont le principe du Moi est exagéré, mais d'une autre façon que dans le tempérament colérique, l'égoïsme n'est rien d'autre que l'excès d'énergie du principe d'individualité. Cela fait partie de la nature humaine que la force qui pourrait mener l'être humain à un certain but peut aussi être trop énergique. Et par là il peut devenir un homme libre.

Question: Quel tempérament les yeux gris indiquent-ils?

Dr Steiner: Ici je dois faire un peu appel à votre indulgence. Je ne peux pas bien l'expliquer ici, car cela prendrait de nombreuses heures. Je ne peux que vous donner la réponse, sans vous en donner les raisons. Donc, en demandant quel est le rapport entre les yeux gris et le tempérament, vous devez tenir compte de ce qu'en règle générale les yeux gris sont nuancés vers l'une ou l'autre couleur. Il y a des yeux gris-verts, gris-bruns et gris-bleus. En règle générale les yeux gris-bleus peuvent indiquer un tempérament mélancolique, les yeux gris-verts un tempérament flegmatique. Mais cela ne doit pas être schématisé.

Question: La mélancolie est-elle une maladie nerveuse?

Dr Steiner: Ce que j'ai appelé aujourd'hui le tempérament mélancolique n'est pas ce que l'on nomme la mélancolie. Au mois de mars, je vais parler de questions de santé, et cela donnera à la personne qui posa la question l'occasion de se renseigner à ce sujet.

Lucifer et Ahriman
Centres initiatiques
Mystères: Moyen Age, Rose-Croix, Initiation moderne
Mystères du Seuil
Théosophie du Rose-Croix
Christian Rose-Croix et sa mission
Noces chimiques de Christian Rose-Croix

Mission cosmique de l'art
L'art à la lumière de la sagesse des mystères
Le langage des formes du Goethéanum
Essence de la musique. Expérience du son
Nature des couleurs
Premier Goethéanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques
L'esprit de Goethe, sa manifestation dans Faust et le Conte du serpent vert

Autres auteurs

Goethe: Le serpent vert, les mystères
Bindel: Les nombres, leurs fondements spirituels
Samweber: Rudolf Steiner, Récit d'une collaboratrice
Wiesberger: Marie Steiner de Sivers, une vie pour l'Anthroposophie
Glöckler/Goebel: L'enfant, son développement, ses maladies
Ducommun: Sociothérapie: aspects pratiques et source spirituelle
Biesantz/Klingborg: le Goethéanum: l'impulsion de Rudolf Steiner en architecture
Raab: Bâtir pour la pédagogie Rudolf Steiner
Klingborg: L'art merveilleux des jardins
Mücke/Rudolph: Souvenirs: R. Steiner et l'Université populaire de Berlin , 1899-1904
Floride: Les rencontres humaines et le karma
Floride: Les étapes de la méditation
Lazaridès: Vivons-nous les commencements de l'ère des poissons?
Göbel: Vie sensorielle et imagination, sources de l'art
Streit: Légendes de l'enfance: Naissance et enfance de Jésus
Wolff: Médicament pour maladies typiques: méthode nouvelle d'après les indications de Rudolf Steiner
Br. Nicolas de Flue: La métamorphose de la Suisse.

Répertoire des œuvres écrites de Rudolf Steiner
disponible en langue française

1. Introduction aux œuvres scientifiques de Goethe (1883-1897) partiellement publiées dans Goethe: Traité des couleurs. Goethe: La métamorphose des plantes. (T)
2. Une théorie de la connaissance chez Goethe (1886). (EAR)
3. Goethe, père d'une esthétique nouvelle (1889). (T)
4. Vérité et science (1892). (EAR)
5. Philosophie de la liberté (1894). (EAR)
6. Nietzsche, un homme en lutte contre son temps (1895). (EAR)
7. Goethe et sa conception du monde (1897). (EAR)
8. Mystique à l'aurore des temps modernes (1902). (EAR)
9. Le Christianisme et les mystères antiques (1902). (EAR)
10. Réincarnation et karma. Comment le karma agit (1903). (EAR)
11. Théosophie (1904). (T) (EAR)
12. L'initiation ou comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs (1904). (T) (EAR)
13. Chronique de l'Akasha (1904). (EAR)
14. Les degrés de la connaissance supérieure (1905). (EAR)
15. L'éducation de l'enfant à la lumière de la science spir. (1907). (T)
16. Science de l'occulte (1910). (T) (EAR)
17. Quatre Drames-mystères (1910-1913). Ed. Bilingue. (T)
18. Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité (1911). (EAR)
19. Le calendrier de l'âme (1912). Edition bilingue. (EAR)
20. Un chemin vers la connaissance de soi (1912). (EAR)
21. Le seuil du monde spirituel (1913). (EAR)
22. Les énigmes de la philosophie (1914). (EAR)
23. Douze harmonies zodiacales (1915). Edition bilingue. (T)
24. Des énigmes de l'âme (1917). (EAR)
25. Noces chimiques de Christian Rose-Croix (1917). (EAR)
26. 13 articles sur la tripartition sociale (1915-1921) dans le volume: Eléments fondamentaux pour la solution du problème social. (EAR)
27. L'esprit de Goethe (1918). (EAR)
28. Eléments fondamentaux pour la solution... (1919). (EAR)
29. Autobiographie (1923-1925). (EAR)
30. Directives anthroposophiques (1924-1925). (T)
31. Données de base pour un élargissement de l'art de guérir selon les connaissances de la science spirituelle. En collaboration avec le D[r] Ita Wegman (1925). (T)

(EAR): Editions Anthroposophiques Romandes, Genève
(T): Editions du Centre Triades, Paris.

Répertoire des œuvres écrites de Rudolf Steiner
disponible en langue française

1. Introduction aux œuvres scientifiques de Goethe (1883-1897) partiellement publiées dans Goethe: Traité des couleurs. Goethe: La métamorphose des plantes. (T)
2. Une théorie de la connaissance chez Goethe (1886). (EAR)
3. Goethe, père d'une esthétique nouvelle (1889). (T)
4. Vérité et science (1892). (EAR)
5. Philosophie de la liberté (1894). (EAR)
6. Nietzsche, un homme en lutte contre son temps (1895). (EAR)
7. Goethe et sa conception du monde (1897). (EAR)
8. Mystique à l'aurore des temps modernes (1902). (EAR)
9. Le Christianisme et les mystères antiques (1902). (EAR)
10. Réincarnation et karma. Comment le karma agit (1903). (EAR)
11. Théosophie (1904). (T) (EAR)
12. L'initiation ou comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs (1904). (T) (EAR)
13. Chronique de l'Akasha (1904). (EAR)
14. Les degrés de la connaissance supérieure (1905). (EAR)
15. L'éducation de l'enfant à la lumière de la science spir. (1907). (T)
16. Science de l'occulte (1910). (T) (EAR)
17. Quatre Drames-mystères (1910-1913). Ed. Bilingue. (T)
18. Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité (1911). (EAR)
19. Le calendrier de l'âme (1912). Edition bilingue. (EAR)
20. Un chemin vers la connaissance de soi (1912). (EAR)
21. Le seuil du monde spirituel (1913). (EAR)
22. Les énigmes de la philosophie (1914). (EAR)
23. Douze harmonies zodiacales (1915). Edition bilingue. (T)
24. Des énigmes de l'âme (1917). (EAR)
25. Noces chimiques de Christian Rose-Croix (1917). (EAR)
26. 13 articles sur la tripartition sociale (1915-1921) dans le volume: Eléments fondamentaux pour la solution du problème social. (EAR)
27. L'esprit de Goethe (1918). (EAR)
28. Eléments fondamentaux pour la solution... (1919). (EAR)
29. Autobiographie (1923-1925). (EAR)
30. Directives anthroposophiques (1924-1925). (T)
31. Données de base pour un élargissement de l'art de guérir selon les connaissances de la science spirituelle. En collaboration avec le D[r] Ita Wegman (1925). (T)

(EAR): Editions Anthroposophiques Romandes, Genève
(T): Editions du Centre Triades, Paris.